

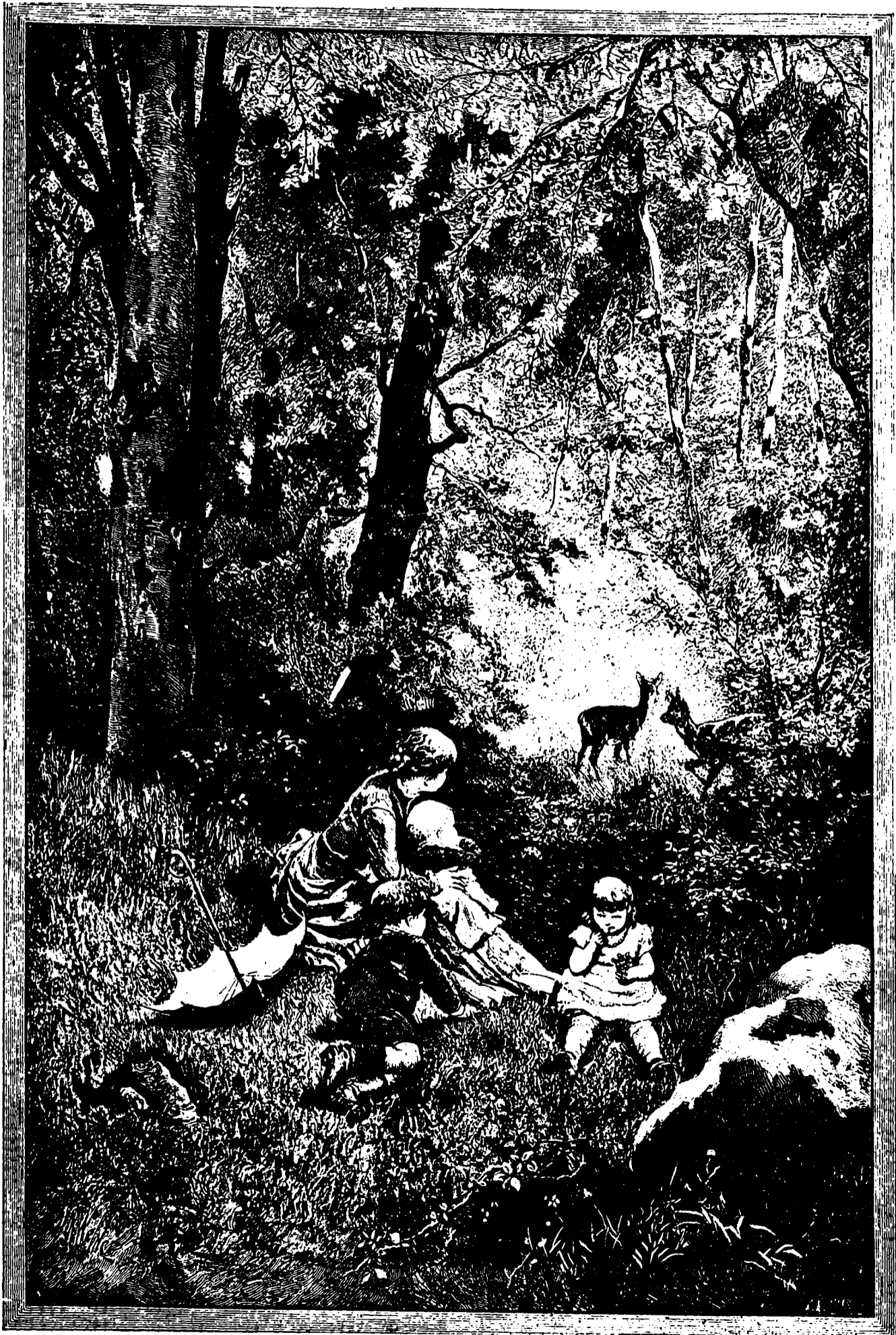
Le Samedi

VOL. VI.—NO. 52

MONTREAL, 1 JUIN 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 6 CTS.

PIQUE-NIQUE DE FAMILLE



—Dis, maman, as-tu du sel à me donner pour que j'attrape la bête?

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. PERRON, BESSETTE & CIE, Éditeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 1 JUIN 1895

AVIS AUX NOUVEAUX ABONNÉS

Tout nouvel abonné du SAMEDI recevra *gratuitement*, sur sa demande, tous les fascicules déjà parus de L'HISTOIRE ILLUSTRÉE DE JEANNE D'ARC et ce, quelle que soit l'époque de son abonnement. Hâtez-vous de souscrire avant l'épuisement de l'édition.

AVIS AUX ACHETEURS AU NUMÉRO

Tout acheteur du SAMEDI recevra *gratuitement* tout ce qui a déjà paru de L'HISTOIRE ILLUSTRÉE DE JEANNE D'ARC. Après le 1er Juin, ceux des acheteurs au numéro qui voudront se procurer les fascicules déjà parus, les paieront à raison de 2 centins le fascicule.

Faites de suite votre demande au Dépôt de journaux qui vous dessert.

Pensées d'un Ebéniste

Savoir écouter est donné à bien peu de gens.

Oh ! retrouver son cœur de vingt ans pour en souffrir.

L'enfant et les peuples qui commencent se plaisent dans le rêve.

Retourner son habit est, pour le populaire, un prétexte à joie intense.

Quo de bassesses l'on commet, avec pour excuse ce mot : "C'est la vie !"

On juge mieux de l'homme par ses actes que de l'auteur par ses livres.

La grâce, c'est le génie de la femme.
Le tact, c'est la grâce des hommes.

La science est une pyramide dont toutes les assises reposent sur l'observation.

Une force invincible pousse l'esprit humain à se demander ce qu'il y a par delà la voûte étoilée.

Sans la vertu, les talents sont des instruments funestes : les grands maux sont presque toujours l'ouvrage des grands génies.

On retient bien les faits et les dates de l'histoire contemporaine en les rattachant aux particularités de sa propre vie : c'est la mnémotechnie de l'égoïsme.

UN HOMME QUI DOIT ÊTRE ENVIÉ



Vous pouvez tourner ce monsieur de n'importe quel côté il ne perdra pas la tête.

INSÉPARABLE

L'ami. — Cela me surpasse, ma chère Anélie, de vous voir tous deux, vous et votre mari, vous quereller ainsi constamment et pouvoir vivre ensemble sans vous séparer.

Madame Grinche. — Moi, le quitter ! Le laisser tout seul, pour qu'il fasse ce qu'il voudra ! Ah bien non, par exemple.

DISTINGUO

Une jeune fille expliquait l'autre jour, à un imprimeur, la distinction qu'elle établissait entre imprimeur et éditeur et la conclusion de ses remarques était : — Vous pouvez imprimer un baiser sur ma joue, mais non le publier.

CONCILIATION

L'ami. — Mes chers amis, je ne voudrais pas me battre...

Premier combattant (interrompant). — Il m'a appelé menteur et...

Deuxième combattant (même jeu). — Il m'a appelé fainéant et je...

L'ami (même jeu). — ...je ne voudrais pas me battre vous dis-je, pour une différence d'opinion. Vous avez peut être raison tous les deux.

DIFFICILE A COMPRENDRE

Muzodor (au garçon). — Garçon, je n'augure absolument rien de bon de ce steak.

Le garçon (étonné). — Comprends pas, monsieur, vous êtes le troisième qui se plaint de ce morceau là. Il va falloir que je le serve à un habitué.

HABITUDE



Elle a adopté les pantalons mais la force de l'habitude la fait essayer de relever sa jupe.

TOUS DEUX

(Pour le SAMEDI)

A Mademoiselle F....

Veux-tu que nous allions tous deux ?

— Tous deux,
Mignonne blonde,
Entendre le babil joyeux
Tous deux,
Des flots de l'onde ?

Veux-tu que nous allions tous deux ?

— Tous deux,
Dans le bois sombre
Causer d'avenir sous les cieux
Tous deux,
Au fond de l'ombre ?

Veux-tu que nous allions tous deux ?

— Tous deux,
Dans le feuillage
Des petits vallons ombrageux
Tous deux,
Dans le ramage ?

Veux-tu que nous allions tous deux ?

— Tous deux,
Dans le murmure
Des petits ruisseaux soyeux,
Tous deux,
Causer nature ?

Veux-tu que nous allions tous deux ?

— Tous deux,
Aux sources vives
Nous assoir près de leurs flots bleus,
Tous deux,
Et sur leurs rives ?

Veux-tu que nous allions tous deux ?

— Tous deux,
Sous la charmille,
Nous dire des mots amoureux,
Tous deux,
Charmante fille ?

ENVOI

Veux-tu que nous allions tous deux ?

— Tous deux,
Au bout du monde
Vivre loin des bruits hideux,
Tous deux,
Mignonne blonde ?

Mai 1895.

DELAGNY.

HORRIBLE A PEU PRÈS

Rouleau (lisant). — "L'empereur Guillaume a, il y a quelques jours, envoyé son portrait au Czar, à l'huile" — (*s'interrompant*) Je voudrais bien savoir ce que peut vouloir dire : "Czar, à l'huile" ?

L'aupin. — Czar... dine à l'huile parbleu !

BONNE RÉSOLUTION

Juge (sévèrement). — John, vous êtes acquitté, mais vous l'avez échappé belle, cela devra vous servir de leçon pour l'avenir.

Après ceci vous devrez prendre soin de vous tenir éloigné des mauvaises compagnies.

John. — Oui, Votre Honneur, vous pouvez être certain de ne pas me voir revenir ici à la course.

Petite Correspondance du "Samedi"

Primivère. — Paraîtra comme vous le désirez.

Médias. — Les problèmes, dont nous avons des centaines, passent suivant leur ordre de classement, prenez donc patience.

H. M. D. — Reçu envoi ; tel que vous le désirez ; vous ai adressé numéros du 18.

A. G. Lévis. — Merci cordialement de l'envoi.

Ont envoyé des solutions justes, mais trop tard pour être insérées dans le No. précédent : MM. Jos. Fournier, M. I. Fournier (Montréal) ; Fleur de Mai (Québec) ; Alph. Beauregard (St-Hyacinthe) ; Louisette (Corris) ; E. D. de St-Sauveur (Chicago Ill.).

Nota bene. — Prière aux correspondants d'affranchir suffisamment la correspondance adressée au journal, il faut 2c et nom le pour la Ville, sous enveloppe fermée. On refusera à l'avenir toute correspondance insuffisamment affranchie.

R. M. — Reçu envois ; paraîtront en temps.

A. B. C., Québec. — Reçu envoi, merci.

FOL ESPOIR



Louise.—Après mon cœur, c'est vous.
Lui.—O chère...
Louise.—Oui, mais vous ne l'aurez pas.

LE CANONNIER

(Pour le SAMEDI)

C'était en 1870, pendant le Siège.

Parmi les batteries prussiennes qui bombardaient Paris du haut des collines avoisinantes, on eût remarqué surtout une pièce à la régularité et à la précision terribles dont elle criblait la ville de ses obus.

Cette pièce était servie par deux hommes, un officier et un simple canonnier. L'officier, en dirigeant l'œuvre de destruction, faisait plus que son devoir : l'exécution des ordres de ses chefs était surtout pour lui un plaisir, l'âpre satisfaction d'une haine personnelle implacable. On le voyait au raffinement barbare avec lequel il choisissait ses points de mire, à la lueur de féroce contentement qui s'allumait dans ses yeux sombres chaque fois qu'un coup avait "porté."

Quant au canonnier, on eût pu tout d'abord ne lui accorder aucune attention : n'était-il pas un instrument inconscient, le bras, et l'officier, la tête ? Et pourtant non. L'air étrangement indéfinissable dont il exécutait, avec un empressement sournois, les instructions de son officier trahissait une arrière-pensée mystérieuse : on sentait que cet homme, tout en paraissant faire la besogne d'un autre, la faisait véritablement sienne.

Et, servie par ces deux hommes, par ces deux haines, la pièce, avec une régularité et une précision terribles criblait Paris de ses obus...

Une école était-elle signalée à l'officier par sa longue-vue : immédiatement il dirigeait dessus le feu de l'obusier. Ah ! c'est là qu'elle était rassemblée la jeunesse de France, "l'espoir de l'avenir" comme disaient les vaincus dans leur confiance insensée ! Un bon obus éclatant au milieu de l'école—et elle était encore de quelque temps retardée leur revanche, aux Parisiens !

Qu'étaient ces toits blancs que le soleil de décembre faisait étinceler ? Les serres du Jardin des Plantes, le Muséum. Ah ! c'est là que les Français avaient réuni plantes et animaux ramenés péniblement des pays lointains par leurs explorateurs audacieux. Encore un bon obus dans ces fragiles toits de verre, et la France n'éclipserait plus la gloire scientifique des Grands Allemands !

Et de même pour tous ces Instituts, ces Académies, ces Ecoles Supérieures ! Qu'elles sautent et ainsi, de longtemps, Paris ne sera plus la Ville-Lumière.

Et tous ces musées où un entassement unique de merveilles de tous genres et de tous pays attirent tant d'étrangers fascinés. Ces musées détruits, les Anglais eux-mêmes oublieront le chemin de Paris...

Crevant un toit, puis un autre (dômes et conques de préférence) l'obusier faisait merveille—aux yeux de l'officier, du moins, qui commandait ce vandalisme sauvage.

Il arriva, cependant, un moment où l'officier avait beau explorer Paris avec sa longue-vue, il ne trouvait plus, au milieu de tant de ruines, de monuments sur lesquels il dirigerait le feu de l'obusier. Alors le canonnier, quittant pour un instant son attitude humble et silencieuse, se permit de faire remarquer à son officier une petite coupole dans une certaine direction, bien éloignée d'ailleurs. L'officier regarda avec plus d'attention et découvrit... la petite Eglise Luthérienne où il avait fait, enfant, sa première communion (il n'avait quitté, en effet, Paris que quelques années avant la guerre). Mais, au moment de bombarder cette église, une sorte de crainte superstitieuse le retint : il pensa que cela pourrait lui porter malheur. Aussi répondit-il au canonnier attendant un ordre. "Non !" puis, devant la stupéfaction douloureuse et presque indignée de celui-ci, il crut devoir ajouter : "C'est mon église."—Alors, le canonnier, déçu dans son attente, gronda : "Ainsi tu ne veux pas ? tant pis, tu l'auras voulu !" —L'officier, aussi stupéfait qu'outré de cette inconcevable insolence, allait apostropher rudement le canonnier quand celui-ci, d'un geste terrible, lui imposa silence et lui dit ce seul mot : "Vois."

Puis l'obusier, que cinq hommes avaient eu du mal à mettre en batterie, tourna brusquement sur lui-même, la gueule vers l'Est, comme sous la poussée irrésistible d'une force mystérieuse. Le canonnier chargea la pièce et fit feu...

L'obus bondit dans l'espace qu'il sillonna d'une traînée incandescente, fendait l'air avec un sifflement terrible. Il montait, montait, s'avançant en même temps vers l'Est par le même mouvement parabolique.—L'officier ne

pouvait s'empêcher de le suivre du regard : ses yeux y étaient invinciblement attachés et, chose plus curieuse encore, ils pouvaient le suivre à des distances infinies dépassant la portée d'une vue humaine ; il semblait à l'officier que le voile qui bornait son horizon s'était subitement déchiré. L'obus passa ainsi au-dessus de l'Ile-de-France, de la Champagne, de la Lorraine. Arrivé au-dessus de l'Alsace comme au sommet de sa gigantesque parabole, il descendit peu à peu, s'éloignant toujours.

Alors, à la stupéfaction épouvantée de l'officier, l'obus dépassa la frontière, plana sur la Bavière Rhénane et, enfin, s'abattit auprès de Worms sur la plus belle maison d'un petit village...

Là, le père et la mère de l'officier, assis au coin de lâtre, devisaient joyeusement des succès du Grand Empereur, de la glorieuse campagne de leur fils, de son avancement futur... L'obus, crevant le toit, éclata dans la maison qu'il projeta, écartelée, aux quatre vents avec ses habitants affreusement mutilés.—Alors, horriblement pâle, rugissant de rage et de désespoir, l'officier se retourna vers le canonnier, les poings levés.—Il n'avait plus devant lui le soldat, mais une sorte de génie infernal, dans toute la beauté orgueilleuse de l'Ange déchu qui le considérait, triomphant et narquoisement féroce. L'officier le reconnut et comprit "Ah ! maudit !" s'écria-t-il affolé. Et Satan ricana, impitoyable : "C'est la Guerre !"

JULES BONGRAND.

Correspondant Parisien du SAMEDI.

FLATTEUR

Lui.—Vous êtes la seule fille qui puissiez me rendre heureux.

Elle (coquettement).—Vrai !

Lui.—Oui, j'ai essayé toutes les autres.

LOGIQUE ENFANTINE



Le maître.—Vous êtes un âne, Georget, et je n'ai jamais vu de ma vie un petit garçon comme vous, qui ne peut rien apprendre, qui...

Georget (pleurant).—C'est y d'ma faute à moi si j'peux pas ?



Lui. — Croyez-vous à la théorie qui fait descendre l'homme du singe ?
Elle. — Quelquefois !

CŒUR BRISÉ

(Pour le SAMEDI)

I

Dans le parterre du bonheur,
Mon ame est un rosier sans fleur !

Au château de Grandvallon, où s'était égrenée la longue chaîne d'une famille autrefois nombreuse et prospère, mais dont les membres s'étaient l'un après l'autre effacés, comme s'en vont à l'automne les feuilles desséchées d'un grand arbre, deux petites feuilles restaient encore ; elles étaient là, non pas tristes et oubliées par le grand vent du nord, mais fraîches et tendres, doucement épanouies au souffle vivifiant d'une brise printanière.

Marguerite et Rose, avec quelques domestiques fidèles, qui, de génération en génération, se dévouaient depuis bientôt un siècle, au service des seigneurs de Grandvallon, composaient à peu près le personnel assez restreint de la riche demeure.

Narcisse de Natel habitait une charmante villa à quelques lieues du château. Orphelin lui aussi, le jeune homme, par une sympathie toute naturelle, avait senti son cœur s'enflammer doucement au contact de deux cœurs seuls comme lui dans ce monde hypocrite et tumultueux. Narcisse devint bientôt le visiteur assidu, l'ami accepté du château.

Dans le petit bosquet en fleur, assis au bord du grand lac tranquille, Marguerite et Narcisse s'amusaient des propos et des jeux de la jeune Rose, qui butinait ça et là, légère comme un papillon, gaie comme la fauvette et belle comme les fleurs écloses au souffle pénétrant du matin. Rose avait quinze ans, mais à la voir, choyée, dorlotée par les femmes du château on devinait mal l'âge de la fillette. De longues heures se passaient ainsi, et le jeune homme s'en retournait, le cœur rempli d'une tendresse toute paternelle pour la gentille Rose et d'une douce amitié pour la bonne Marguerite.

Rose, sans penser plus loin, admirait ouvertement le bon monsieur de Natel ; elle se sentait heureuse près de lui. Mais pour la *petite maman*, comme on disait au village, c'était bien autre chose : à son trouble, à sa joie, elle avait vite deviné le secret mal dissimulé de son cœur. Marguerite aimait Narcisse.

Un jour pourtant un événement, bien attendu d'ailleurs, vint mettre fin à ces longues heures de causeries intimes. Narcisse avait atteint sa vingt-unième année ; le service militaire le réclamait, il fallait partir. Ce fut par une belle soirée d'automne qu'il quitta le village où sa jeunesse s'était écoulée, heureuse et tranquille, à peine secouée par ce souffle enivrant qui pénètre et qui parle d'amour.

Rose butine dans les allées déjà couvertes de feuilles mortes. Dans l'encadrement desséché de sa fenêtre, à travers le lierre jauni par le soleil d'automne, Marguerite jette son bon regard bleu, chargé de tendresse, sur les longues allées poudreuses du domaine seigneurial. Un jeune cavalier s'éloigne au galop de son cheval. C'est lui, c'est bien lui qui part pour longtemps, pour toujours peut être ! Ses doux yeux se remplissent de larmes amères ; là bas, bien loin, bien loin, elle voit un point qui s'efface, un nuage qui s'enfuit, une ombre qui meurt !

Ce point noir à l'horizon, le soleil qui se drapait dans les voiles de la nuit, les petits nuages de poussière qui retombent un à un sur la route déserte, enfin tout, dans cette nature mourante, lui parle de son bonheur disparu, de son amour envolé.

II

Cinq ans plus tard, dans les mêmes allées du château, Narcisse revenait, mais il revenait beau soldat, fier officier. C'est encore un soir d'automne ; sur la pelouse jaunie, Rose folâtre toujours. Cinq années ont fait de la jeune enfant, une charmante jeune fille : sa longue chevelure tordue sous son large chapeau blanc, sa robe blanche qui tombe maintenant jusqu'à son pied mignon, son cou flexible, plus blanc que la corolle du lys, tout est là pour faire ressortir le noir jais de ses yeux étincelants et le délicieux incarnat de ses joues.

Marguerite est là, dans sa fenêtre ; à travers le feuillage se dessine encore la fine silhouette de son profil nacré. Le temps de l'absence l'a bien changée elle aussi ; cinq années d'ennuis, d'une longue alternative de doute et d'espérance ont laissé leurs marques impitoyables sur les traits de la blondinette d'autrefois.

Mais qu'importe la souffrance et les angoisses du passé, quand le bonheur revient avec l'absent.

Ils sont encore réunis au bord du grand lac d'argent, mais ils ne babillent plus comme jadis. Tout est silence autour d'eux... Rose contemple le jeune soldat, non plus avec son admiration inconsciente de fillette, mais avec une joie qui la charme et l'enivre. "Comme il est beau !" se dit elle.

Narcisse voit Marguerite, dont l'âme est rudement secouée par l'angoisse d'une poignante inquiétude : Est-ce qu'il ne l'aimerait pas ? Le cœur de la pauvre enfant bat à tout rompre ; le doute, le doute affreux s'infiltre petit à petit dans son âme, une pâleur désespérante couvre son bon visage, et le jeune homme ne peut s'empêcher de redire : "Comme elle est changée !" Mais son regard surpris enveloppe bientôt la charmante Rose qui l'admire avec amour. Comme elle est belle ! Eh quoi ! cette jeune fleur, belle et riche serait cueillie par une main perfide et ambitieuse ! Non, le ciel l'a gardée pour lui dans ce doux nid. Il l'adore, elle l'aimera, elle sera son bien, il la protégera. Et sans chercher à retenir l'élan de sa chevaleresque

amitié, "petite maman, dit-il, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre jolie Rose." Ah ! ce bon Narcisse, il ne sait pas ce que sa demande renferme d'amère ironie. Petite maman ! pourquoi l'appeler ainsi ? La jolie Rose ! pourquoi est-elle si belle ? Marguerite le comprend maintenant. Narcisse ne l'a jamais aimée ! Un vide terrible, effrayant, se fait au fond de son âme ; c'est l'effondrement de son rêve, qui monte en un long sanglot d'indignation. Mais telle est la force de caractère de la jeune fille, qu'elle a bien vite étouffé au fond de son cœur les cris désespérés de son amour méconnu, et prenant la main de sa sœur, elle la pose doucement dans la main de ce jeune homme, qui, d'un seul mot, vient de briser à jamais cette existence faite pour la paix et le bonheur.

IV

Dans le joli boudoir du château, plus rose et plus belle que les fraîches tentures de son appartement, une jeune femme est assise. Ses doigts se jouent avec grâce dans la blonde chevelure de son bel enfant, puis dans la barbe soyeuse de son époux chéri. Plus loin Marguerite est là, dérobée derrière une épaisse draperie. C'est toujours la douce Marguerite, qui a su cacher le plus grand des sacrifices sous le masque sublime du plus héroïque dévouement. Elle trouve un âpre plaisir à contempler ce groupe charmant pour tant d'autres, mais navrant pour elle ; elle effeuille distraitemment les roses naissantes d'un innocent arbrisseau, qui étale timidement ses premiers fleurons. Une larme emplit son grand œil bleu, puis glisse furtivement dans les rides profondes de ses joues amaigries, tandis que sa lèvre murmure doucement l'éternel refrain de sa tendresse immolée : "Prenez les roses, laissez-moi les épines !"

PRIMEVÈRE.

BONNE PRÉCAUTION

Une jeune fille âgée de 17 ans, disait quelle prendrait pour premier époux un gros homme et un petit pour son second, afin de pouvoir couper les habits du premier pour habiller son successeur.

C'étaient les leçons de stricte économie qu'elle avait reçues dans son enfance.

CHRONIQUE MONDAINE

FIANÇAILES

Le jour de la visite du prétendant se fixe la date des fiançailles qui doit être très rapprochée.

Les parents de la future qui sont chargés des invitations à adresser pour cette fête, demandent au futur quels sont les parents et amis qu'il désire y convier.

Cette fête se passe en famille dans une intimité rigoureuse, car on ne doit pas exposer le bonheur d'une jeune fille et ses joies rougissantes aux yeux et aux commentaires des indifférents.

Le fiancé envoie son premier bouquet le jour des fiançailles. Ce bouquet est composé de fleurs blanches, parmi celles que préfère la fiancée dans cette couleur.

Il apporte lui-même la bague pour l'achat de laquelle il a fait consulter discrètement la jeune fille.

Qu'elle quelle soit, cette bague doit être bien accueillie. Elle est glissée au doigt de la jeune fille (le quatrième de la main gauche) par le fiancé, qui arrivera avant tous les autres invités, accompagné de son père et de sa mère; à leur défaut, de son frère aîné, du chef de sa maison, d'un ancien ami, etc.

Au dîner, complément obligé de la fête, les fiancés sont placés à côté l'un de l'autre, au milieu de la table, ils ont en face d'eux le père et la mère de la jeune fille; le père de la fiancée est auprès de la maîtresse de la maison, sa mère auprès du maître.

Le menu de ce dîner doit être relativement simple, c'est un dîner de famille.

Au dessert on déclare solennellement les fiançailles à moins que la réception ne soit une soirée dansante auquel cas la déclaration a lieu vers minuit.

Les invités font leurs souhaits de bonheur aux fiancés.

La jeune fille est habillée d'une robe de couleur tendre et les dames invitées, de couleurs sans notes sombres.

Le fiancé et les autres hommes portent le costume de soirée, l'habit.

Il est toujours convenable qu'une fiancée ne

DOUBLE EFFET



Madame Hautmontée.—Mon docteur m'assure que cet exercice va me faire engraisser.

Madame Courtajambes.—Ah bien le mien me dis que cela va me faire maigrir.

sorte pas en public avec son fiancé, mais, dans le cas où elle irait avec lui en promenade, au théâtre, elle sera toujours accompagnée d'un parent masculin qui, seul encore, a qualité pour la protéger.

Le lendemain des fiançailles on écrit aux membres des deux familles qui, n'ayant pas été invités ont droit pourtant à cette marque de déférence. C'est la fiancée ou ses parents qui font part des fiançailles à leur parenté, le fiancé ou ses parents ont le même devoir envers leur propre famille.

Afin d'éviter les commentaires des gens qui ne sont pas dans le secret et que les assiduités du fiancé pourraient faire causer, on s'arrange, si c'est possible, pour que l'époque du mariage ne soit pas trop distante de celle des fiançailles.

BLANCHE DE SAVIGNY.

CARNET DU DOCTEUR

PANARIS

Le panaris est l'inflammation du doigt: légère et sans gravité, lorsqu'elle se borne aux parties superficielles de la peau, elle est très grave lorsqu'elle attaque les parties profondes du doigt. Il arrive souvent alors qu'elle attaque non-seulement le doigt, mais la main et même le bras; de plus, les horribles douleurs qui l'accompagnent, les accidents graves qui peuvent se déclarer et les infirmités qui peuvent rester, même après la guérison, font qu'on ne saurait trop se préoccuper de faire soigner, dès le début, un panaris par un médecin.

Pendant la première période du panaris, tant qu'il n'y a que de l'inflammation, il faut mettre des cataplasmes qui environnent tout le doigt ou même toute la main et faire prendre à la main des bains fréquents et prolongés dans de l'eau de mauve tiède.

Il est aussi, au début, une précaution de toute importance: c'est de retirer, tout de suite, les bagues qui seraient au doigt du malade; sans cela, il arriverait que le doigt tout entier tomberait en gangrène.

Le panaris se termine, presque infailliblement, par une suppuration qui doit être évacuée, le plus tôt possible, par l'ouverture des parties qui empêchent le pus de sortir, sous peine, dit le docteur Dehaut, de voir le bras se prendre, puis tout le corps.

Cette opération est douloureuse, il est vrai, et c'est pour cela que les malades, reculant le plus qu'ils peuvent, vont demander des pommades qui leur font perdre un temps précieux.

Les pommades et onguents sont cependant utiles dans le panaris; mais ce n'est que quand par une incision on a fait sortir le pus. Alors les pommades aident l'inflammation à tomber et le doigt à guérir.

Voici une lotion résolvative d'un excellent usage:

- Acétate de plomb liquide. 1/2 once
- Glycérine..... 1 —
- Hydrolat de roses de Provins..... 3 —
- Hydrolat de laurier cerise concentré..... 1 —

EFFET HEUREUX



Marie.—Oh, monsieur Charles, vous avez encore lu ?
 M. Charles.—Pas moyen de s'en empêcher, ma chère, cela me rend si heureux.
 Marie.— Cela vous rend heureux ! Je voudrais bien savoir pourquoi ?
 M. Charles.—Bien. C'est parce qu'alors je vous vois en double.

Mélez : — Plusieurs fois par jour, et pendant une heure chaque fois, on baigne dans ce liquide le doigt atteint de panaris.
 Dans l'intervalle des bains, cataplasmes arrosés avec la même solution.
 DOCTEUR OX.

MAI

(Pour le SAMEDI)

La terre est plus joyeuse et les cieux sont plus beaux.
 Tout renait à la joie, il n'est plus d'amertume !
 L'hiver, qui veut rester, en efforts se consume :
 La nuit n'est plus si longue et les jours sont plus chauds.

La nature éveillée a mis son vert costume ;
 L'haleine du printemps fait frémir les rameaux.
 Venus d'on ne sait où, des espérances oiseaux
 Flirtent dans les bosquets qu'un doux zéphyr parfume.

Et le soir on entend le concert des grillons :
 Les merles amoureux nous disent leurs chansons,
 Ils murmurent bien tard dans la sombre ramure.

On sent venir les fleurs : le lilas, le muguet ;
 L'amour renait aussi mais il est bien follet...
 Fillettes, ne rêvez pas trop dans la verdure.

LOUVIEN.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

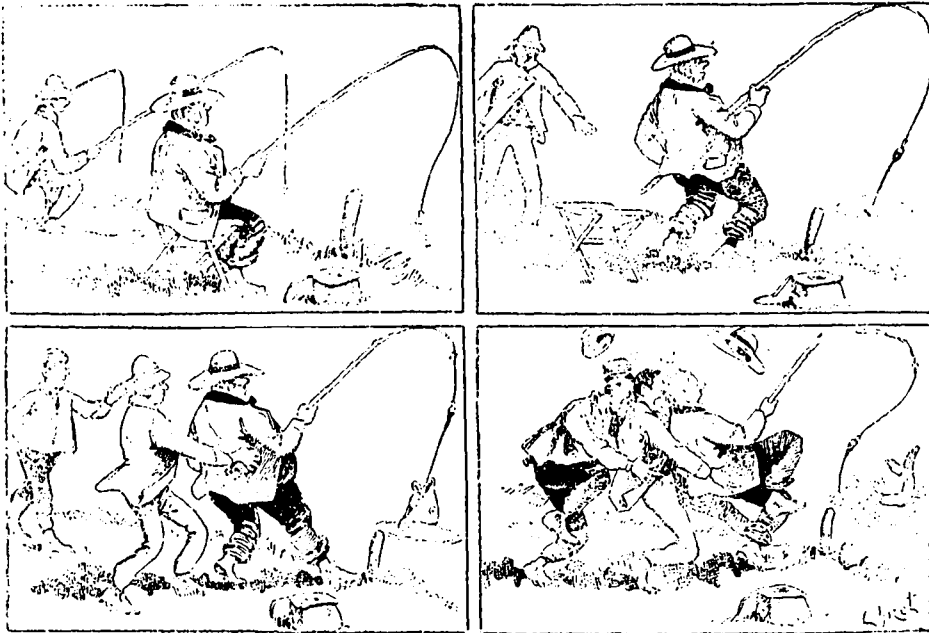
C'est toujours avec la plus grande faveur que le public accueille tout ce qui émane de cette Société fondée dans un but si entièrement humanitaire.

C'est toujours un grand succès que ses distributions d'instruments de musique et de partitions, faites d'une façon si libérale.

C'est toujours enfin la plus grande affluence pour les demandes d'inscriptions à ses cours qui s'affirment comme devant être le plus grand succès de la saison.

Encourager, en prenant chaque semaine des billets, les promoteurs de cette philanthropique entreprise, c'est agi sagement et en patriote intelligent, afin d'honorer l'idée générale qui a présidé à l'institution de cette Société.

NE SOUHAITEZ JAMAIS DE TROP GROS POISSONS



Tripardin était allé à la pêche et n'avait rien attrapé depuis le matin... Quand tout à coup il sentit une telle résistance au bout de sa ligne qu'il appela ses voisins à son aide... et retira à demi de l'eau un énorme poisson : mais quand il voulut le sortir complètement... la canne cassa et... un triple choc se fit ressentir.

ON NE REND PAS LES BILLETS

(MONOLOGUE A DIRE PAR M. COQUELIN CADET)

La scène représente l'Assemblée des membres de la Société Générale de falsification des whiskys de la Puissance du Canada. Société fondée en 1820 et qui ne compte pas moins de 5000 adhérents.

Le Président, M. Grostonneau, après avoir épuisé l'ordre du jour, saisit une enveloppe placée devant lui sur la table.

—Messieurs, j'ai reçu du Conseil de Ville de Montréal cinquante cartes d'invitation pour le bal qui doit avoir lieu demain à l'Hôtel de Ville.

Cinquante cartes, Messieurs, pour une Société de l'importance de la nôtre, fondée en 1820 et qui ne compte pas moins de 5000 adhérents, c'est une mauvaise plaisanterie, pour ne pas dire plus.

Si l'Assemblée pense comme moi, elle renverra les cinquante cartes.

(Vifs applaudissements sur tous les bancs.)

La proposition du Président allait être votée à l'unanimité, lorsqu'un membre influent, M. Chateaulapompe, demande la parole :

—Messieurs, non seulement je partage les idées de M. le Président, et je suis d'avis qu'il n'y a pas d'autre réponse à faire à un Conseil municipal qui n'en est plus à compter les services que lui a rendus une Société fondée en 1820 et qui ne compte pas moins de 5000 adhérents, mais encore je voudrais que les cartes soient renvoyées par lettre recommandée. Cette mesure aura le double avantage d'accentuer notre protestation et d'obliger la poste à faire son devoir.

(Vif assentiment sur tous les bancs.)

La proposition de l'orateur allait être votée à l'unanimité, lorsqu'un membre non moins influent, M. Puitsanfonds, demande la parole :

—Messieurs, je m'associe entièrement aux sentiments d'indignation qu'a provoqués chez mon collègue le procédé au Conseil municipal envers une Société fondée en 1820, et qui, nous pouvons nous en flatter, ne compte pas moins de 5000 adhérents. Mais je voudrais que l'on eût la précaution de ne mettre les cartes à la poste que demain, —après cinq heures, — afin que le Conseil municipal soit dans l'impossibilité de les distribuer à d'autres et de faire ainsi des amabilités à notre détriment.

(Vif assentiment sur tous les bancs.)

La proposition de l'orateur allait être votée à l'unanimité, lorsqu'un membre encore plus influent, M. Pettilitron, demande la parole :

—Messieurs, non seulement je partage les idées émises par nos collègues, mais j'irai plus loin qu'eux, précisément parce que, partageant leurs idées, j'éprouve le besoin d'imprimer à

notre protestation, en la caractérisant, l'énergie portée qu'elle doit avoir.

Je propose de renvoyer les cartes par ministère d'huissier; de cette façon, le Conseil municipal saura comment et pourquoi nous lui retournons ses invitations.

(Enthousiasme indescriptible sur tous les bancs.)

La proposition était sur le point d'être votée par acclamation, lorsqu'un membre, presque inconnu celui là, et qui répondait au nom euphémique de Stanislas Laconnaisdanslescoins, demande la parole :

—Messieurs, s'il était possible de faire une protestation plus énergique que celle que vous venez d'entendre, je la ferais; mais c'est impossible, Messieurs, ou plutôt ce serait impossible si, au-dessus de toutes les protestations collectives, je ne plaçais la protestation individuelle. Nous sommes ici cinquante, Messieurs... — j'ai compté; les 4950 autres adhérents, du reste, ne viennent jamais à nos réunions... ce n'est pas pour le leur reprocher, mais enfin ils ne viennent jamais.

Combien le Conseil municipal a-t-il envoyé de

cartes? Cinquante.

—Je propose, Messieurs, que le Président distribue à chacun de nous une carte et que nous allions tous demain protester par notre présence, au bal de l'Hôtel de Ville, contre la parcimonie avec laquelle le Conseil municipal traite une Société de 5000 adhérents; car, bien que les 4950 autres adhérents ne soient jamais venus assister à nos réunions, il est impossible, Messieurs, que nous les laissions sacrifier par une assemblée à laquelle ils n'ont jamais marchandé leurs services.

(Applaudissements sur tous les bancs.)

La proposition, mise aux voix, est adoptée à l'unanimité. CALCHAS.

L'égoïsme serait-il une vertu?

Emaux et Camées

PETITS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

XIII

LE BERCEAU

Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois !
Comme elle fêtera l'enfant dont Dieu dispose !
Il lui faut un berceau tel que les fils des rois
N'en ont point de pareils, si beaux qu'on les suppose !

Fi de l'osier flexible, ou bien du simple bois !
L'artiste a dessiné la forme qu'elle impose :
Elle y veut incruster la nacre au bois de rose ;
Il serait d'or massif ; s'il était à son choix !

Rien ne semble trop cher, dentelle ni guipure,
Pour encadrer de blanc cette tête si pure
Dans le lit qu'on apprête à son calme sommeil.

Il est venu le fils dont elle était si fière !
Il est fait, le berceau, — le berceau sans réveil !
Il est de chêne, hélas ! et ce n'est qu'une bière.

EUGÈNE MANCIEL.

Monsieur Vieuxmillion. — L'honnêteté, mon fils, voilà toujours la meilleure politique.

Le fils fin de siècle. — Peut-être bien, père, mais vous avez très bien réussi.

THÉÂTRE ROYAL

Avec "Galley Slave" nous avons admirés la plus populaire des pièces écrites par feu Bartley Campbell, l'auteur d'un grand nombre de pièces toutes très populaires mais dont aucune n'a atteint le succès de "Galley Slave."

C'est un drame où se trouvent réunies les plus fortes émotions humaines et c'est certes celui qui reçoit l'accueil le plus sympathique des amateurs de mélodrame. Il est rempli d'incidents et de situations pathétiques et les interprètes qui le présentent au public sont de tout premier ordre. Citons Miss Laura Addison Clift, Miss Loduski, Young, Miron, Lellingwell, Caroll Daly, W. W. Ailen et J. A. Wheelock.

C'est le plus beau spectacle de la semaine qu'il soit donné de voir et nous engageons fortement ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas fait à aller l'applaudir.

UNE BONNE RAISON



Le monsieur philanthrope (aux deux petits garçons qui venaient de se battre). — Vos parents devraient vous enseigner qu'il ne faut jamais se battre comme les chiens ou les chats. Vous ne verrez jamais mon petit garçon à moi se battre avec les autres enfants.

Mauvais garçon (ricanant). — Ça, c'est parce qu'y peut pas ! Moi y en a pas un dans le village capable de me battre.

VERTU NÉGATIVE



Tom.—Y a une chose que j' n'aime pas à propos d' l'eau salée, Joe.
Joe.—Quoi donc.
Tom.—Elle n'est pas bonne pour boire.

La Récolte du "Samedi"

(A travers les journaux Parisiens)

Au palais de l'Institut.

Entre savants.

Un chimiste.—Dites donc, confrère, dans l'Hérault, en pleine Gascogne, il y a eu une pluie de crapauds.

Un mathématicien.—Confrère, à Paris, il n'en pleut pas, des crapauds, il en fourmille.

Une jeune femme vient de mettre au monde deux superbes jumeaux.

On les présente triomphalement au mari.

Cri du cœur de ce dernier :

—Vous m'en offrez deux. C'est donc pour choisir ?

Au trente et un.

Un jeune fat, disgracieux et poseur, abat un brélan de dames.

—Que voulez vous, dit-il à ses partenaires, les dames m'ont toujours réussi.

—Excepté madame votre mère, lui répliqua un des joueurs.

Je tremble et pousse des ho!à
En voyant s'attarder Zola
Au pic où l'orgueil l'isola.
.....
Zola laissera ses os là !

LE PRÉSIDENT DES ASSISES.—Accusé, pour la dernière fois, je vous adjure de nous dire dans quel piège vous avez attiré les trois personnes assassinées.

L'ACCUSÉ.—Peu pas, mon président.

LE PRÉSIDENT.—Et pourquoi ce silence obstiné ?

L'ACCUSÉ, très digne.—Le secret professionnel.

Deux lignards sont en arrêt devant la boutique d'un chapelier, et examinent avec extase un claque au fond duquel figure une petite glace ronde.

—Pourquoi ce miroir au fond du chapeau ?

—Tiens ! c'est pour que celui qui l'achète voie comment il lui va.

ENFANT FIN DE SIÈCLE

Un compatriote va diner chez l'oncle Sam et apporte un colossal sac de bonbons au Bob de la maison.

—C'est pour moi tout ça ? dit l'enfant en recevant le sac.

—C'est pour toi, pour toi seul !

—Alors j'peux en faire c'que j'veux, dis, monsieur ?

—Mais parfaitement.

—Eh bien ! je te le vends quarante sous !

Horribles à peu près d'un de nos abonnés après la démission de M. Casimir-Périer :

—Que de difficultés nous Leygues Casimir-Périer :

—Le Bourgeois qui va diriger le Cabinet sera-t-il aussi Faure qu'on Lockroy et qu'on le dit Barthou ?

—La vérité demeure au fond Dupuy."

Je lis dans le *Siècle* :

—Un épouvantable accident a eu lieu hier, boulevard du Montparnasse. Le sieur P... s'est cassé la jambe. C'était un ouvrier en bronze."

Jugez un peu, si c'eût été un ouvrier en porcelaine !

—Quand un homme de soixante ans a un enfant, de quel sexe est-il ?

—Du sex... agenaire, parbleu !

Dialogue féminin entendu dans une loge à l'Opéra :

—Comment, vous la trouvez jolie, la petite comtesse ? Une blonde fadasse avec un grand nez, un grand front, une grande bouche !...

—Elle a la bouche un peu grande, c'est vrai, mais si gentiment meublée !...

—Eh bien ! qu'est-ce qui vous prouve qu'elle soit dans ses meubles ?...

—Monsieur l'apothicaire, m'faudrait une portion comme celle qui m'avait fait tant d' bien, i a tout d'suite vingt ans...

—Mais qu'y avait-il dans votre potion ?

—J'sais pas bien ; mais, pour sûr, je m' rappelle qu'y avait d'dans du chose et du machin.

Petit dialogue de la rue :

—C'est un paresseux...

—Evidemment ! ce n'est pas parce qu'il a les deux bras coupés qu'il est forcé de tendre la main !

—On se grise en parlant, raconte Cassoulet. Ainsi, moi, hier, je rencontre un ami de Montpellier ; nous entrons au café, et, tout en causant, je bus quatre absinthes.

—Diable ! c'est beaucoup ; et lui ?

—Lui ? il buvait mes paroles !

—Quand y a-t-il homicide ?

—Quand on tue un homme.

—Et suicide ?

—Quand on tue un Suisse.

Barbizon me disait l'autre matin :

—Sais-tu pourquoi c'est, aujourd'hui, le jour le plus bas de l'année ?

—?...

—Parce c'était, hier, le mardi gras, et qu'aujourd'hui il faut... "des cendres !"

—J'ai vendu mes œuvres complètes : huit drames et onze volumes de vers !

—Enfin !...

—Dix kilos de papiers... à un fabricant de confetti !

NOS BONS PAYSANS

—V'là pas moins l' mois d' janvier fini ! les jours vont augmenter !...

—Parguienne oui ! les jours augmentent et la bourse déminue !

—Un bonheur, quand on n' n'a point comme moué... on n'a point peur qu'a déminue !

A L'INSULTEUR DU LION

Le lion était couché
Immobile, sur son ventre.
Dans sa cage... dans son antre !...
Sur lui ta bouche a craché.

Oh ! je t'aurais cravaché,
Pâle, à grands coups de cravache,
Cœur de graisse, ignoble et lâche,
Vil bourgeois endimanché !

Etendu contre sa grille,
Il no te vit même pas...
Mais je te le dis, Judas !
On tremble quand son œil brille.

Un rugissement jeté
Par sa gueule redoutable
Est un appel formidable
Roulant dans l'immensité.

Et je plains ta lâcheté.
Va, bave, insulte... digère !
Mais tu rentrerais sous terre
S'il était en liberté.

Une explication fort exacte, bien qu'elle ne date pas d'hier.

On demande à un docteur célèbre pourquoi presque tous les sourds sont tristes et presque tous les aveugles sont gais.

C'est, répondit-il, qu'en parlant à un sourd, on lui rappelle son infirmité, et qu'en bavardant avec un aveugle, on la lui fait oublier.

Au bateau lavoir. Le garçon de l'établissement à une jeune blanchisseuse :

—Ah ! Man'zelle Estelle, vos mains sont dans un bien triste état.

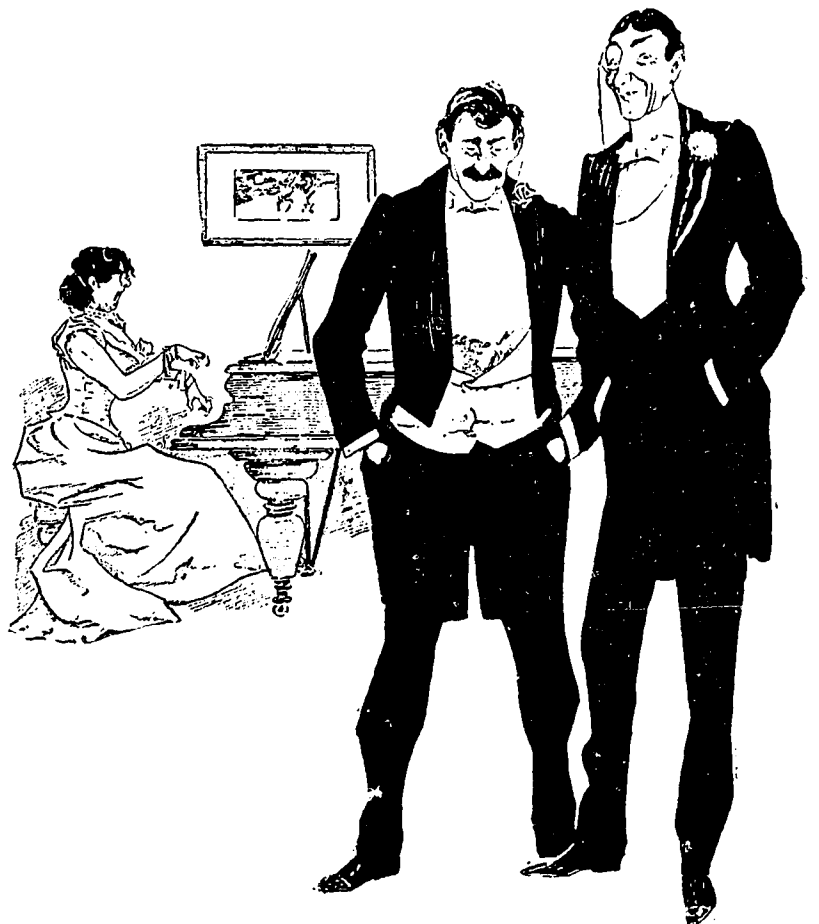
—Que voulez-vous, Monsieur Fadièze, c'est la saison qui veut ça.

—Il est vrai que ce mal vous vient des cieux.

—Pourquoi ?

—Les anges l'eu'rc it.

EN SOIRÉE



La chanteuse.—"Oui... je dois vivre ou mourirrrr..."
Invité.—Evidemment elle n'a pas l'intention de nous laisser faire notre choix.

IL N'Y EN AVAIT QU'UN SEUL



—L'homme qui m'épousera devra être joli, bien élevé, brave et noble. Il ne devra pas avoir de mauvaises habitudes, et m'aimer d'un amour dévoué.
—Mais, ma chère, c'est un Phénix que vous voulez ! Impossible cela.
—Pourquoi ?
—Parce qu'il n'y a qu'un seul homme comme cela au monde et que je vais l'épouser.

CAUSETTE

(Pour le SAMEDI)

C'est aux jeunes filles seules que je m'adresse aujourd'hui.

Si les hommes voyaient ce que je vais écrire, ils diraient que j'ai tort. Tout naturellement c'est leur premier et principal argument contre nos justes remarques. Ils s'irritent de voir que nous nous apercevons de leurs... allons, comment dirai-je ? oui, de leurs manières. Mais c'est bien aux jeunes filles seules que je veux parler.

Ils seront donc indiscrets ceux-là qui oseront lire ces lignes qui ne les regardent pas du tout : extrinsèquement, du moins.

Lectrices, vous avez chacune un jour de réception, n'est-ce pas ? Moi, j'ai le mien : le dimanche. Pourquoi le dimanche plutôt qu'un autre jour ? c'est mon secret, mais enfin c'est le dimanche et ça importe peu à l'histoire.

Or, dimanche dernier, je recevais. Monsieur Henri m'avait gentiment demandé s'il pouvait me faire visite, et sur ma réponse affirmative, il vint frapper chez moi vers les deux heures.

Connaissez-vous monsieur Henri ? Vingt ans, assez grand, — pas trop cependant, — bien mis, sans exagération, sans cette gêne qui suinte sur les revers de satin de nos *dudes* et qui caractérise leur démarche : vous savez... Monsieur René ! En un mot, monsieur Henri est un beau jeune homme et je l'estime. Pourquoi vous le cacherais-je puisque nous sommes seules ? Monsieur Henri arrive donc ; je descends au salon.

—Bonjour, Mademoiselle Eglantine ; j'espère que vous êtes toujours en bonne santé ?

—Oui, sauf un petit mal de dents qui m'agace un peu.

—Le mal des amoureux... c'est grave !

Je fus sur le point de dire que ma douleur disparaissait à son arrivée, mais il eut pris le compliment pour une malice. Après tout, c'est un homme, Monsieur Henri, et avec les hommes il faut peser nos paroles. Ce doit être dans ce cas qu'il a été dit de tourner sept fois sa langue avant de parler.

Avant hier encore j'étais au coin des rues St-Denis et Ste-Catherine avec mes amies Anita Loti et Ernestine Ladouceur. Nous attendions

le tramway quand nous vîmes venir Monsieur Jos. L... qui revenait de son bureau avec des compagnons. Ils s'arrêtèrent devant la pharmacie Decary et nous étions devant celle de Monsieur Baridon.

—Sans le savoir nous sommes placées tout-à-fait pour l'opposition, remarqua Anita.

Et nous de rire à cette remarque plus ou moins juste.

Le lendemain matin, Monsieur Jos. L... me rencontre et me dit d'un petit ton railleur :

—Vraiment, je ne vous pensais pas aussi *flirt*. Mademoiselle Anita Loti surtout a un chic tout particulier pour faire des coiffades. Hier, je vous ai vues sourire avec mes compagnons qui sont entichés de vous ; ils me prient de vous le dire... à mes dépens.

Je trouvai la plaisanterie un peu choquante et lui répondis en conséquence :

—Je ne vois pas avec qui j'aurais pu *flirter*. Vous ne croyez pas que je souris aux poteaux de télégraphe, par exemple ; il n'y avait que des poteaux dans la rue, à cette heure-là...

Il m'appela flatteuse, puis ensuite malicieuse et me chanta une gamme *crescendo*.

Et cela parce qu'il était de l'autre côté de la rue quand je riais avec Anita et Ernestine.

Oh ! les hommes, ils comprennent toujours de travers....

C'est vrai qu'Anita aime à sourire aux poteaux de télégraphe, mais est-ce de ma faute à moi ?

—Le mal des amoureux, disait donc Monsieur Henri.

—Possible ? J'ignorais...

—C'est pourtant vous qui me l'avez dit...

—J'ignorais que ce fut aussi vrai !

—Alors vous êtes amoureuse ?

—Non... seulement, j'ai mal aux dents. Et vous, Monsieur Henri, n'avez-vous pas, parfois mal aux...

—Comment voulez-vous que votre souffrance ne soit pas la mienne ?

Il avait compris, c'est qu'il a de l'esprit, Monsieur Henri.

—Et qui aimez-vous donc, comme ça, sans indiscretion ?

—Sans indiscretion ?

—Je vous demande humblement pardon de la question indiscrete, Monsieur Henri.

—Pas du tout, Mademoiselle ; si nous faisons nos premières visites à celles que nous estimons davantage, votre question est toute résolue à moins que je n'ai commencé à faire mes visites pendant la grand'messe.

Je ne sais si je rougis, mais il rient en riant d'un rire moqueur :

—Ma franchise vous offense, Mademoiselle ?

—Non... au contraire !

Sincèrement, je l'estime ce garçon-là. Il a l'air sérieux, il est instruit, intelligent, bon causeur, enfin il me plaît. (Je peux bien vous le dire puis que nous sommes seules.) Il y a déjà longtemps qu'il me dit des choses semblables, c'est pourquoi j'ai cru lui faire plaisir en lui offrant de rester quelque temps, sans cérémonie, et de laisser partir les autres visiteurs sans les inviter. D'ailleurs il m'avait adroitement laissé entendre qu'il n'était pas engagé avant quatre heures, et... tenez, mes bonnes amies, vous en eussiez fait autant à ma place.

Nous causâmes depuis une demi-heure, sur le mal de dents et autre chose quand survint un certain personnage que j'ai connu je ne sais plus où, et dont je ne me rappelais même plus le nom.

—Mademoiselle Eglantine, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes saluts respectueux.

Je fis un effort surhumain pour prendre un air aimable et je tâchai de lui *remettre* sa politesse.

—Vous êtes trop aimable, Monsieur... (Monsieur qui ? grand Dieu !) Mais veuillez prendre un siège.

—N'est-ce pas qu'il fait un temps superbe, Mademoiselle ?

—Magnifique, Monsieur... (Quel nom répondrait bien à sa binette ?)

—On dit cependant qu'il va pleuvoir avant bien longtemps.

—Possible ?

—Oui, Mademoiselle.

—C'est malheureux ; le printemps est beau et voilà que la pluie va venir l'assombrir.

—C'est un mal pour un bien. Cette pluie rendra grand service aux campagnes, paraît-il.

(Il avait l'air de venir des champs, parole d'honneur.)

—Et ces braves paysans méritent bien d'être favorisés.

—Oui, en effet, Mademoiselle Eglantine...

Au secours ! Il ne parlait plus, et moi je n'en avais guère envie. Monsieur Henri ne disait rien, mais n'en pensait pas moins, je vous l'assure.

Un éclair !

—Vous faites beaucoup de visites, Monsieur... (Ce fichu nom... ça doit être *Innocent*.)

—Beaucoup, Mademoiselle, les jeunes filles sont si gentilles qu'une fois qu'on en voit une, on ne cesse de vouloir en rencontrer d'autres. Elles sont toujours de plus en plus aimables...

Il était deux heures et demie et mon visiteur commençait ses visites. Je n'ai pas pris son appréciation pour une malice qu'il m'adressait, pour la bonne raison qu'il n'était pas capable de faire des malices. Mais dans la bouche d'une personne intelligente, cette phrase n'est pas mal comme compliment. — C'est noté.

A un fâcheux visiteur qui vous demanderait si nous nous plaignons beaucoup, à recevoir, nous répondrons désormais : "Au commencement de l'après-midi, c'est ennuyant, mais les jeunes gens sont de plus en plus gentils et nous sommes tout-à-fait charmées quand sonne le dîner."

C'est pas mal trouvé, et je remercie Monsieur... (vous savez, le visiteur numéro un) de cette trouvaille que je mets à votre disposition, lectrices.

Bon, il se lève enfin.

LA VRAIE VÉRITÉ



Georgette.—Ah ! maman, que j'éprouve de la douleur !
La mère.—Où donc ma chère enfant ?
Georgette.—A la bonne place, maman.

PRÉVOYANT L'AVENIR



Freddy, qui étudie sa leçon d'histoire (haut). — Je suis bien content de n'être pas né dans deux cents ans d'ici ?

Le père. — Pourquoi cela, Freddy ?

Freddy. — Pensez donc ce que cela va être long à étudier l'histoire dans deux siècles.

— Au revoir, Mademoiselle ; charmé, enchanté de vous avoir rencontrée.

— Moi aussi, Monsieur... Monsieur... (comment, diantre, s'appelle-t-il ?)

Enfin il est parti.

Deo gracias ! m'écriai-je, et Monsieur Henri — qui a de l'esprit — de répondre : *Benedicamus Dominos ! ! !*

— N'est-ce pas que c'est agaçant d'être obligé de recevoir tous ces prétentieux ; surtout quand nous désirons rester seuls ; qu'en dites-vous, Monsieur Henri ?

— Je suis d'autant plus de votre avis, vu que le temps m'a paru passablement long lors de la visite de Monsieur... Comment le nommez-vous ?

— Ce doit être Monsieur Innocent, de St-Lin.

— Un noble ?

— Non, il demeure à St-Lin...

Ding, ding...

Ciel ! un *pater* si celui-ci n'est pas un visiteur.

Bernique ! on dirait qu'ils se sont tous donné le mot pour venir me dire qu'il fait beau. S'ils avaient que le temps ne me paraît pas aussi charmant qu'ils le disent ! — Temps superbe, printemps magnifique, soirées ravissantes, nuits splendides, etc., etc. ; et l'invariable formule que nous sommes bien obligés de répéter, nous aussi.

— Vous faites beaucoup de visites, Monsieur ?

— Oui, assez, Mademoiselle...

Pauvres jeunes filles ! Ce doit être commode pour une aveugle d'avoir des visites comme ça pour lui dire quel temps il fait dehors ; mais quand on n'est pas aveugle, c'est banal, pour le moins.

Et je voyais ce pauvre Monsieur Henri qui cachait sa mauvaise humeur entro les feuillets d'un gros album qu'il examinait, pour passer le temps.

Enfin, après avoir passé en revue les températures passées, présentes et à venir, mon second personnage se lève... pour en laisser entrer un autre qui s'est distingué celui-là, par exemple.

— C'était un affreux incendie, n'est-ce pas, que celui de la manufacture McDonald ?

C'est une nouvelle pour les reporters : " Il y a quinze jours, la manufacture de tabacs MacDonald a été la proie des flammes... "

Si vous avez des amis dans le journalisme, dites-leur d'apprendre cette terrible nouvelle au public. On dit même qu'il y a eu quatre pertes de vie...

Après cette nouvelle, mon visiteur se lève, il était pressé d'aller apprendre à d'autres la nouvelle de l'incendie, probablement.

— Monsieur Henri, je suis en rage. C'est la première fois que je reçois tant de visites.

— Bah ! ça vous amuse, mais ils m'embêtent, littéralement, sauf tout le respect que je dois à vos admirateurs.

— Et moi donc ! Pas moyen de causer un seul instant avec vous, seuls.

Re-ding, re-ding...

— Mademoiselle Eglantino reçoit-elle ?

— Oui ; passez au salon, dit la bonne.

Encore une nouvelle fraîche. On dit qu'il y a eu un meurtre épouvantable à Valleyfield. C'est un *monsieur* Shortis qui a tué deux employés d'une filature de coton pour s'emparer de la paie des hommes. Le meurtrier a été arrêté et il va subir son procès en juin prochain. C'est encore une nouvelle pour les journalistes.

Enfin un quatrième qui m'annonce officiellement que la glace est partie et que les arbres commencent à bourgeonner... et l'horloge sonne quatre coups !

Et Monsieur Henri, qui est engagé pour quatre heures, s'empresse de saluer et de tirer sa révérence.

Allez-vous dire que ce n'est pas agaçant de vouloir s'entretenir sérieusement avec quelqu'un et recevoir de semblables visites ?

Oh ! les hommes, ils le sauront, j'en propose bien de le leur dire un bon jour...

Il en est venu encore trois après le départ de Monsieur Henri. Ils m'ont dit que j'avais l'air malade.

— Oui, j'ai mal à la tête, leur répondais-je, je ne suis pas bien.

Alors il fallait les voir présenter leurs hommages et partir poliment et surtout promptement afin de ne pas me fatiguer... davantage.

Après tout, il en est quelques-uns d'intelligents parmi les visiteurs, et ces trois derniers m'ont plu, vraiment...

Sotte que je suis ! Pourquoi n'ai-je pas dit plus tôt que j'avais mal à la tête ? Je m'en promets pour dimanche prochain ; je vais inviter de nouveau Monsieur Henri et j'espère que je pourrai lui parler cette fois.

Lectrices, mes bonnes amies, je vous conseille d'en faire autant, et je vous promets le succès...

Oh ! les hommes ; rien que d'y penser j'ai encore mal à la tête !

Au revoir, lectrices, j'espère que ma prochaine causerie sera un peu plus gaie et je vous prie de ne pas m'en vouloir de mon impatience. Vous savez, vous eussiez fait comme moi. N'est-ce pas ?

EGLANTINE.

SES PRÉFÉRENCES

Préfet de pénitencier. — Vous pouvez travailler ici de n'importe quel métier, cordonnier, menuisier, ferblantier, etc., et vous gagner quelques dollars pour quand vous aurez fini votre peine.

Nouveau prisonnier. — C'est très bien ça, mais je préférerais être employé comme commis voyageur, dans le département des chaussures.

SECRET D'INTÉRIEUR

Le professeur. — Quelle différence y a-t-il entre victuailles et viande ?

L'élève. — Nous avons des victuailles les jours de lavage et de la viande quand il y a des invités.

LE PENDU BIENVEILLANT

HISTOIRE MACABRE

Aussi loin derrière lui qu'il reportât ses souvenirs, il ne se rappelait pas une seule minute de veine dans sa pauvre vie. La guigne, toujours la guigne ! Et pourtant, chose étrange, jamais de cette série obstinément noire n'étaient résultées pour lui l'ombre d'une jalousie ou d'une rancune.

Il aimait son prochain, et de tout son cœur lo plaignait de la triste existence à laquelle il était voué.

Un beau jour, ou plutôt un fort vilain jour, il en eut assez de cette vie par trop bête vraiment.

Traquillement, sans phrases, sans correspondance posthume, sans attitude de mélodrame, il résolut de mourir. Non pas pour se tuer, mais très simplement pour cesser de vivre, parce que vivre sans jouir, lui semblait d'une inutilité flagrante.

Les différents genres de mort défilèrent dans son imagination, lugubres et indifférents.

Noyade, coup de pistolet, pendaison...

Il s'arrêta à ce dernier mode de suicide.

Puis, au moment de mourir, il lui vint une immense pitié pour ceux qui allaient continuer à vivre...

Une immense pitié et un vif désir de les soulager.

Alors, il s'enfonça dans la campagne, arriva dans les champs de colza, bordés de hauts peupliers.

Du plus haut de ces peupliers, il choisit la plus haute branche.

Avec l'agilité du chat sauvage — l'infortune n'avait pas abattu sa vigueur — il y grimpa, attachant une longue corde, combien longue ! et s'y pendit.

Ses pieds touchaient presque le sol.

Et le lendemain, quand, devant le maire du village, on le décrocha, une quantité incroyable de gens purent, selon son désir suprême, se partager l'interminable corde du pendu, et ce fut pour eux tous la source infinie de bonheurs durables.

CALCHAS.

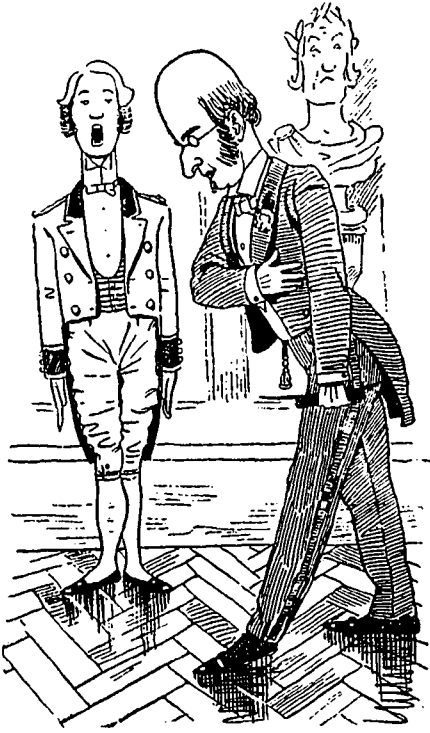
COMMENT IL PROPOSA



Monsieur Charles. — Mademoiselle Rosa, qui pensez-vous qui a le meilleur nom pour une fille ?

Mademoiselle Rosa (le regardant profondément dans les yeux). — Le seul homme qu'elle aime.

DANS LE MONDE



Le valet (annonçant). — Monsieur le Principal du Collège de Noisy-les-pruniaux.

ÇA LUI APPRENDRA

J'habitais à cette époque la petite ville d'Arras. Souvent, pendant l'hiver, nous allions passer la soirée chez le bon Jacobsen.

Il y avait moi, Lécuyer le clerc d'avoué, Redarès l'employé des Messageries, Sucre le dentiste, et quelquefois aussi le capitaine Brulemothe avec son gros bulldog.

Chacun avait sa pipe accrochée au-dessus de la cheminée, et lorsque nous étions au complet, nous faisons une telle fumée qu'il était impossible de se voir.

Nous nous amusions bien : on causait, on jouait au dominos, et l'on buvait de la bière.

Parfois aussi nous chantions en chœur, en tapant des pieds de toutes nos forces, et en donnant de grands coups de poing sur la table.

Nous avions de grandes chopes en étain qui jaugeaient bien un demi-litre. Quand elles tombaient, elles ne se cassaient pas. Nous en vidions comme cela une douzaine, et puis nous buvions un peu de genièvre pour les faire couler...

C'était le bon temps.

Mais c'était trop joli. Ça ne pouvait pas durer.

Un jour, Jacobsen nous annonça que sa femme était revenue des Antilles, où elle était allée voir son grand-père. (Il y avait quatre ans qu'elle était partie.)

Alors, je sentis que c'était fini de nos bonnes soirées, et que plus jamais nous ne nous amusions comme avant.

Jacobsen, lui, ne fut pas autrement remué par le retour de sa femme.

A la façon dont il l'accueillit, on eût dit qu'elle n'avait guère été plus de trois quarts d'heure absente.

Il l'embrassa et ce fut tout. C'était un garçon calme, raisonnable et plutôt légalitaire.

Elle était très jolie pourtant, Mme Jacobsen. Le teint chocolat pâle des créoles, avec des dents superbes et d'admirables yeux noirs.

Elle parlait le français comme un hérissin, mais avec des manières si drôles, une voix si douce et si chantante, qu'on ne pouvait se lasser de l'entendre.

Et il arriva que nous en devînmes tous toqués. C'était fatal.

Dès lors, on put remarquer de notables changements dans la tenue de chacun de nous. Mon immonde petit feutre gris fut remplacé par un élégant chapeau anglais, modèle exclusif de la maison Hope Brothers, et le capitaine Brulemothe ne fut plus chaussé que de bottes vernies, luxe jusqu'alors inconnu dans la douane. Lécuyer changea de cravate deux fois par semaine, Redarès

renonça aux chemises de flanelle, -- et le croira-t-on, Sucre abandonna l'abominable calotte turque qui l'avait rendu si célèbre dans la contrée.

Quand nous venions boire la bière avec Jacobsen, nous nous arrangions toujours pour arriver les uns après les autres, afin de pouvoir causer un peu avec madame dans le parloir ou dans la cuisine. Nous lui apportions des fleurs et nous lui disions des fadaïses.

Jamais elle ne se fâchait. C'était une bonne petite femme.

Tout allait pour le mieux dans dans la meilleure des villes du Nord, quand tout à coup nous découvrons quelque chose d'horrible.

Cet abominable Lécuyer ne s'avisait-il pas de vouloir se faire aimer de Mme Jacobsen.

A partir de ce jour, nous fûmes pleins de fiel pour ce sale clerc.

Mais il ne parut pas remarquer notre attitude chaque jour plus hostile, et tranquillement il continua son coupable manège.

Bientôt même il ne se gêna plus. Il venait chez Jacobsen après son déjeuner, y restait quelquefois des heures entières. C'était scandaleux.

Nous ne pouvions tolérer cela plus longtemps. Il était urgent de démasquer l'infâme.

A tout prix, il fallait mettre un terme à cet état de choses !

L'occasion d'une vengeance ne tarda du reste pas à se présenter.

Un soir que nous fumions nos pipes comme d'habitude dans la petite salle du fond, avant même d'avoir bu sa première chope, Lécuyer se leva et sortit.

Nous nous regardâmes. Sans aucun doute il allait la voir. Au bout d'une demi heure, il n'était pas encore revenu.

Voyant que Jacobsen ne se doutait de rien, je quittai la salle à mon tour, comme si j'allais un peu dehors et, rôdant devant la fenêtre de la cuisine, j'aperçus cet affreux Lécuyer qui, arrondissant les bras en demi-cercle, faisait odieusement sa cour à la charmante Mme Jacobsen.

Je revins aussitôt. A voix basse, je fis part à Redarès de ce que j'avais vu, et je l'invitai à sortir aussi. Lorsqu'il rentra il était tout pâle d'indignation et, me prenant à part il hasarda timidement la proposition d'envoyer le trop inflammable Lécuyer prendre un bain froid dans la Scarpe.

Sans aller aussi loin que Redarès, je pensais qu'il était de notre devoir d'amis vis-à-vis cet honnête Jacobsen de lui désiller les yeux et le mettre en garde contre les coupables manœuvres de ce faux ami de Lécuyer.

On tint donc conseil Redarès, Sucre, Brule-

mothe et moi, et il fut décidé de mettre de suite Jacobsen au courant des roueries [du machiavélique clerc d'avoué.

Finalement le capitaine Brulemothe, en sa qualité d'officier, fut chargé de la tâche de tout apprendre au mari.

N'était-il pas de notre devoir d'agir ainsi ?

La capitaine se leva donc, et posant sa main sur l'épaule du bon Jacobsen.

— Mon vieux, dit-il simplement, ta bonne foi est surprise par un homme qui, sous le titre d'ami, tente de te priver de l'affection de ta femme et coquette abominablement avec elle. Madame Jacobsen est une épouse vertueuse, nous le savons, mais ce n'en n'est pas moins indigne de la part de Lécuyer et nous avons décidé de t'en prévenir.

Nous nous attendions à un éclat et nous étions résolus à tout faire pour empêcher le sang de couler. Mais, à notre grande surprise, les choses se passèrent tout autrement.

A cette révélation, Jacobsen éclata de rire.

— Eh bien ! si c'est ça, fit-il, je vais boire sa bière, ça lui apprendra !

Et incontinent il vida la chope de Lécuyer.

GALLUS.

LE PNEU CREVÉ

PASTICHE DU "VASE BRISÉ"

A Mr Sully-Prudhomme.

Le pneu de cette bicyclette
Par un caillou fut éraflé ;
Le recordman à l'aveuglette
Avait ce jour-là pédalé.

Et la légère meurtrissure
Dans la fragile caoutchouc,
D'une marche invisible et sûre,
A creusé lentement un trou.

Son air comprimé sur la route
Petit à petit s'est sauvé ;
Le pneu n'ira plus loin sans doute,
N'y touchez pas, il est crevé.

ALBERT BÉJOT.

L'UTILITÉ DES LIVRES

Un homme arrivé qu'on interrogeait sur le livre qui lui avait été le plus utile, répondit : — c'est le Dictionnaire Larousse qui a le plus contribué à mon élévation, car quand j'étais petit garçon, j'avais l'habitude, à chaque repas, de m'asseoir dessus.

COMMENT ON RECHERCHE LES FUITES DE GAZ



I
Le père Dumont. — Je t'assure, Mélanie, qu'il y a une fuite... Ça empeate le gaz, ici.
Madame Dumont. — Fais bien attention, Anatole.

II
Le père Dumont. — Ça m'connait ça, pas d' danger. (Le reste dans le brouhaha d'un gigantesque feu d'artifice.)

NOS PETITS CHÉRIS



L'oncle — Mais, Liline, la pauvre poupée est bien abîmée, elle a la tête cassée si je ne me trompe ?
Liline — Oui, maman disait l'autre jour que si tu n'étais pas un peigne tu m'en donnerais une autre.



La maman — Eh bien, Toto, veux-tu aller chez ton oncle ou au jardin Zoologique voir les singes ?
Toto — Z'aimerais voir les sirzes chez mon oncle !

MENUS ÉPICURIENS

- Potage à la Faubonne
- Barbue sauce diplomate
- Mauviettes en salmis
- Caneton rôti
- Petits pois à la française
- Pommes au beurre

Potage à la Faubonne. — Coupez en lames des laitues, de l'oseille et du céleri ; passez-les au beurre avec des petits oignons blanchis ; mouillez avec du consommé ; faites partir et, après cuisson, additionnez de la purée de pois et servez.

Barbue sauce diplomate — Après avoir été lavée, grattée, vidée et ébarbée, placez la barbue dans une turbotière avec un bouquet persil assaisonné, un oignon en ronds, sel, poivre, une bouteille de vin blanc et trois décilitres d'eau ; couvrez le poisson avec un papier beurré, et placez la turbotière sur un fourneau où vous laissez cuire à petit feu ; servez avec une sauce composée d'une béchamel à la crème, mêlée à un coulis d'écrevisses.

Mauviettes en salmis. — Sautez des mauviettes troussées et épluchées dans du beurre, en ajoutant un peu de sel ; lorsqu'elles sont de belle couleur, joignez-y du vin blanc, du bouillon, des champignons, des échalottes et du persil, le tout bien haché ; faites jeter quelques bouillons et servez avec une garniture de croustons frits.

Caneton rôti. — Le caneton étant vidé, flambé, retroussé, etc., bardé et mettez-le à la broche en l'arrosant avec du bon consommé ; servez-le sur le jus de la fêchefrite.

Pommes au beurre. — Pelez et videz, avec un vide-pomme, de belles pommes de reinette, parez-les comme une compote ; faites-les cuire aux trois quarts avec du sucre, puis égouttez-les. Faites une marmelade avec une quantité égale de pommes ; quand elle est cuite, versez-la sur un plat, et ajoutez-y une couche de confitures à votre choix ; sur cette marmelade placez les pommes, et emplissez de beurre le trou fait à chacune d'elles avec le vide-pomme ; glacez au moyen de sucre pulvérisé ; mettez les pommes au four pour leur faire prendre couleur ; retirez-les et servez les, après avoir bouché les trous avec une cerise ou de la confiture.

BARON BRISSE.

CRI DU CŒUR

— Che foutrais que mon carçon il abrenne un audre lancache, — disait monsieur Goldstein à un professeur de langues.

— Parfaitement, monsieur, qu'elle langue désirez-vous qu'il apprenne ; français, anglais, espagnol, russe, grec !

— Quelle est la meilleur margé ?

Dame charitable. — Pourquoi né cherchez-vous pas d'ouvrage ?

Le tramp. — Ça n'est pas nécessaire, madame, ma vue a toujours été bien mauvaise.

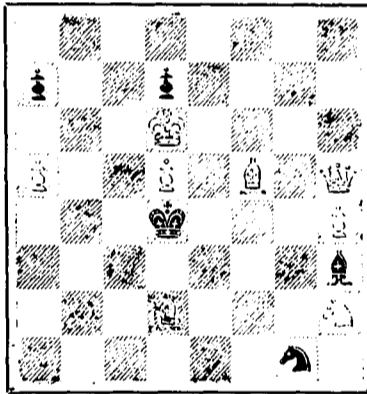
ECHECS

PROBLÈMES D'ECHECS ET JEUX D'ESPRIT

PROBLÈME No. 12.

Par E. B. SCHWANN

NOTES



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Jeux d'Esprit

No. 49 — VERS A TERMINER

JEANNE D'ARC

Sonnet

Par JEANNE PERNET

S'il est un nom vaillant qui soit cher à la —
Et qui du temps jaloux doit être le —
C'est le rustique nom de la femme de —
Qui foudroya l'Anglais des leurs de sa —

Lorraine aux brunes mains, aux yeux pleins d' —
Qui fis si grande chose avec tant de —
Toi, qui n'os qu'un bûcher pour prix de ton —
Puissent nos plus beaux vers être ta —

Que tous les cœurs chantants deviennent des —
Où la louange éclate en hymnes —
Poètes, vengeons-la des bourreaux —

Quand le bien tombe aux pieds du crime —
C'est aux enfants du beau, comme frères —
A réparer du sort les coups —

No. 50 — CHARADE

Par MACGY

Je suis barbier
Et fort heureux joueur, grâce à mon premier ;
Or, gaiement l'autre jour, je courais la pratique,
Ayant en poche mon dernier,
Lorsque tout près d'un bois, un vagabond m'applique
Plusieurs coups de bâton, et me fait mon entier.

No. — NOUVEAU PROBLÈME

Par JOS. PELLETIER

Prêtez l'oreille à ma barangue
Avant de crier, "Eureka"
Prenez cinq mots de notre langue
Ayant tous pour racine "Ca".
Afin de faire la lumière,
De cette syllabe première
Séparez la terminaison.
Cette terminaison finale
Pourra s'appeler nominale
Car un nombre en est la raison.

Mon sujet n'est plus aussi sombre
A l'esprit attentionné ;
On voit qu'un nombre à l'autre nombre
Peut bien être additionné !
Ce calcul, très facile à faire,
N'est vraiment une grosse affaire
Que pour les cerveaux trop étroits.
Vous aurez alors une somme
Amis, qui vous donnera comme
Résultat : Mille cent vingt-trois !

No. 52 — ACROSTICHE

Par MACGY

Mes sept mots, composés de chacun cinq lettres, forment par leurs lettres du centre : — Le nom d'un écrivain célèbre, contemporain de Louis XIV.

Partie du musée — Grand arbre — Instrument de chirurgie — Chef de tribu arabe — Branche d'un arbre — Fabuliste grec — Illustre poète italien.

No. 53 — MOT EN CROIX DE ST-ANDRÉ

Par ROMEO

Avec les 14 lettres suivantes, composer une croix de St-André. Les deux mots trouvés étant contradictoires.

B M N L O A R R H U U E E

No. 54 — MOT EN LOSANGE

Par SPHINX D'OTTAWA

Consonne — Tête — Serge étroite et légère — Comploter — Espèce de calicot — Rat des Antilles — Nom porté par trois sultans — Court — Consonne.

No. 55 — MOT CARRÉ

Par A. GÉRÉTE

Ville de la Province de Québec — Stance grecque — Qui s'exprime par la voix — Territoire aux États-Unis — Synonyme de suivant.

Adresser les solutions à *Philidor*, journal le SAMEDI.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

ECHECS

Solution du problème No. 11

1 — F S C	1 — N'importe lequel
2 — Suivant le coup	2 — Échec et mat

Ont trouvé la solution juste : M. Asselin (Montréal).
Autre solution juste : M. E. Barcelo (Montréal).

PROBLÈME No. 12

Trépassé — Ciment — Noce — Sens — Thé — Contentement passe richesse.

PROBLÈME No. 13

18 mille 2882.

PROBLÈME No. 14

Chercher.

PROBLÈME No. 15

Le colosse de Rhodes.

PROBLÈME No. 16 PROBLÈME No. 17

M	A D A M
C E P	D O M E
C A L I N	A M E R
M E L A N T E	M E R S
P I N D E	
N I E	
E	

Ont trouvé 8 solutions (celle du No. 18 comptant pour deux). — MM. J. Charlebois (Rigaud) ; Mikado (Lévis).

Ont trouvé 7 solutions. — MM. E. Barcelo, Eutra (Montréal) ; Sphinx d'Ottawa, Marie Blanche (Terrebonne) ; R. A. Morisset (Ste-Henodine) ; Marguerite des Prés (Québec).

Ont trouvé 6 solutions. — MM. Marie L. Brunau, Armandine (Montréal) ; Alph. Beauregard (St-Hyacinthe).

Ont trouvé 5 solutions. — MM. Primevère, Charlotte (Montréal) ; P. H. Hébert (St-Libaire).

Ont trouvé 4 solutions. — MM. Jos. Pelletier (Montréal) ; A. Michon, Mimi L. D., Eug. Brunet, Lotitia La (Québec).

Ont trouvé 3 solutions. — MM. Jean Canada, Mathieu (Varennes) ; Un Esquimau (Québec) ; Jos. Turgeon (Plessisville).

Ont trouvé 1 solution. — MM. Clémentine Germain, Marie Germain (Montréal) ; Z. Paquin (St-Cuthbert).

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

TROISIÈME PARTIE

IX — DÉSÉPOIR

(Suite.)

Et, à mesure qu'elle avançait, Gilbert perdait un peu le calme, la sérénité qu'il avait puisés dans l'espérance.

— Mais, s'écria-t-il, tout à coup, vous parlez comme un juge d'instruction.

— Voudrais-tu donc que je mente ?

— Et vous admettez toutes ces choses comme... la vérité ?

— Pauvre enfant, si tu lisais le compte rendu des débats, tu verrais avec quelle netteté elles ont été établies...

— Établies, grand'mère... pour les autres, oui ; mais pour vous !

La marquise se cacha le visage dans les mains et ne répondit pas.

Après un instant de silence, Gilbert reprit :

— Que faites-vous au moment où le procès s'ouvrit à Versailles ?

Elle hésita longtemps à répondre.

— On avait d'abord songé à m'appeler à Versailles, dit elle enfin, toute honteuse. Mais je ne savais rien, j'aurais été inutile aux débats... Et... on me dispensa de témoigner...

— Ainsi, grand'mère, tandis que tout le monde accusait votre fils, vous n'aviez pas la pensée de le défendre ? Vous acceptiez cette dispense de vous rendre à Versailles ? Vous ne vous disiez pas que votre protestation pourrait jeter le doute dans l'esprit des jurés ?... Que peut être vous feriez, malgré toutes ces preuves matérielles, reconnaître l'innocence de votre enfant ?...

La voix de Gilbert s'échauffait ; la marquise, toute tremblante, sentait l'indignation gronder en lui, et elle se demandait comment, en effet, elle n'avait pas fait tout cela...

Et, d'une voix suppliante, elle s'écria :

— Gilbert, je ne m'appartenais plus, sans doute ; la colère qui s'était emparée de moi contre mon pauvre fils avait fait de moi une femme cruelle, fanatique... Non, je n'ai pas eu de pitié, je n'ai écouté que l'orgueil, au lieu de me laisser conduire par mon amour de mère... Et je vois, dans tes yeux, que tu ne peux me pardonner cela !... Ah ! tu aurais raison d'être sans pitié pour moi, comme je l'ai été pour toi, pour tes pauvres parents !...

La juste colère de Gilbert s'évanouit bien vite, devant ce visage désolé, devant ces mains suppliantes.

Il calma sa grand'mère d'une caresse :

— Si Dieu a permis qu'après tant d'années nous soyons réunis, ce ne peut être que dans une pensée d'apaisement. Entre nous tous, ne peut exister que l'amour sans mélange, sans arrière-pensée. Ce que vous avez fait, grand'mère, vous avez cru que le devoir vous l'ordonnait... Les magistrats qui ont arrêté mon père, ceux qui l'ont condamné ont obéi à leur conscience ; ce sont des hommes, je ne leur reproche pas de s'être trompés... Je réserve toute ma colère pour le misérable qui a commis ce crime...

Elle s'écria toute angoissée :

— Mais, Gilbert ! cet assassin, nous ne pouvons, hélas ! en douter...

— Cet assassin n'est pas, ne peut pas être mon père ! déclara Gilbert d'une voix vibrante.

Et le visage transfiguré, les yeux au ciel :

— Mon père ! Non, je ne te crois pas, je ne te croirai jamais coupable !...

Tu as été une victime, et je te vengerai !...

La marquise secouait la tête.

Il demanda violemment :

— Eh quoi, grand'mère, vous douteriez de l'innocence de mon père ?

Elle répondit avec un peu d'autorité :

— C'est à moi de te calmer, maintenant, cher enfant !

Elle était effrayée de l'exaltation qui s'était emparée de lui à son tour. Elle essaya de l'embrasser ; mais il la repoussa presque brusquement.

— Ah ! grand'mère, déclarez-moi bien vite que, pour vous, comme pour moi, mon père est innocent ! Que d'autres l'aient accusé, le croient encore coupable, c'est leur droit ; mais nous, vous et moi !... Mais il me semble que je ne pourrais plus vous aimer si votre voix ne se joignait pas à la mienne pour proclamer l'innocence du marquis de Trévenec.

Elle balbutia :

— Ah ! si tu pouvais dire vrai ! Mais écoute-moi, mon enfant !

Elle avait fini par entourer Gilbert et l'attirait sur un canapé, auprès d'elle, et elle le calmait un peu en se serrant contre lui.

— Je ne veux pas que le désespoir te brise, je ne veux pas que tu passes par toutes les tranches qui m'ont déchirée... Ah ! J'ai été comme toi ! Quand cette nouvelle m'arriva, je ne me donnai même pas la peine de m'indigner, je m'imaginai qu'il n'y avait là qu'une erreur absurde, qu'une coïncidence qui allait s'expliquer de la façon la plus simple... Et je m'attendais à voir annoncer le lendemain la mise en liberté de mon fils... Personne d'ailleurs ne voulait le croire coupable, pas même m'assura-t-on, le juge qui était chargé de l'instruction... Mais, devant des preuves si

nettes, il était impossible d'hésiter ; on était forcé de le maintenir en état d'arrestation tant qu'on n'avait pas découvert un assassin...

— Il fallait un criminel à la Justice, prononça amèrement Gilbert.

— Mais tout cela, enfant, je l'ai dit ainsi que toi, lorsque j'ai vu que l'accusation s'entêtait à considérer le marquis de Trévenec comme coupable réellement... Je me refusais à réfléchir aux preuves qui surgissaient de jour en jour plus écrasantes contre lui... L'instruction fut enfin terminée : le marquis était renvoyé devant la Cour d'assises !... Alors seulement, je consentis à examiner toutes ces choses, avec toutes les pièces dont les journaux publiaient le compte rendu, je fis mon instruction comme le juge qui avait poursuivi mon fils... Et ce fut épouvantable. La confiance que j'avais en lui, que je croyais inaltérable, cette confiance diminuait peu à peu... Pour lutter contre les preuves qui accablaient ton père, il n'y avait que ses protestations d'innocence...

— Et ces protestations ne vous suffisaient pas ? s'écria douloureusement Gilbert.

— Rien, pauvre enfant, ne saurait lutter contre la vérité et la vérité horrible, détestable m'apparaissait malgré tous les efforts que je pouvais faire pour la repousser... Le marquis était coupable !

— Oh ! grand'mère ! Il me semble que, devant l'évidence même, je me serais refusé à croire... Et encore, malgré vos affirmations, je me refuse... Ah ! vous me rendez abominablement malheureux...

Il se cachait la tête dans les mains.

Sa grand'mère murmura :

— Mais que pouvais-tu donc espérer ?

— Je m'imaginai, grand'mère, que tous les sentiments que j'éprouve vous deviez les éprouver, que la justice des hommes vous semblait indigne, que vous alliez vous joindre à moi pour venger, surtout pour réhabiliter mon père, que, malgré tout, vous l'aviez toujours cru, vous le croyiez toujours innocent... Et vous me brisez !...

— Eh ! t'imagines-tu donc, enfant, que je t'aurais rejeté, que j'aurais maudit ton sang, si j'avais cru à l'innocence de ton père ?... Mais ma conduite aurait été alors horriblement coupable ! Pour faire de moi une femme aussi cruelle, aussi impitoyable, il a fallu le sentiment d'un devoir souverain, que tu vas comprendre, toi qui mérites si bien notre nom. Dépositaire de ce nom, j'ai cru fermement que je ne devais pas te le laisser, t'en confier la garde, j'ai cru fermement que Dieu m'ordonnait d'interrompre cette lignée jusqu'alors si glorieuse ; et malgré tout le déchirement de mon cœur, j'ai obéi à ce qui me semblait la volonté d'en haut. J'ai payé cela de plus de vingt années de malheur, de misère morale, j'ai eu mon enfer sur la terre...

Elle s'arrêta un instant ; Gilbert, à travers un rideau de larmes, la contemplait doucement, la plaignant de toute son âme.

— Et puis, ajouta-t-elle, une grande pitié m'emplissait le cœur pour cet enfant qu'attendait un si cruel héritage... Vois comme tu souffres aujourd'hui ! J'avais prévu cette honte, ce désespoir et je m'étais dit que la vie serait autrement heureuse si ta véritable famille demeurait inconnue pour toi... Je ne me trompais pas hélas ! Quand tu te croyais simplement le fils de M. et Mme Morel, n'avais-tu pas une vie plus douce ? Tu ne connaissais que le bonheur, l'affection...

— Je ne connaissais pas mes devoirs, grand'mère, prononça douloureusement Gilbert. Je les ai acceptés avec joie, et avec la confiance que, si des épreuves cruelles nous sont encore réservées, le bonheur est au bout. Et je serais un peu moins malheureux si vous me disiez que ma confiance vous a ébranlée, qu'en réfléchissant encore à cet horrible drame, des doutes vous viennent, que ma croyance inaltérable en mon père vous trouble...

Elle se raidit, malgré le tendre plaidoyer de Gilbert ; et elle dit d'une voix lamentable :

— Mais pourquoi mentir, enfant ? Pourquoi te laisserais-je courir au-devant de déceptions abominables ?... Non, je n'aurai pas cette faiblesse ! La seule concession qui me soit permise pour satisfaire ton amour filial c'est de croire que ce crime fut commis dans un moment de folie... Et c'est moi, oui, je reconnais que c'est moi qui suis la cause véritable de tout, puisque c'est moi qui avais poussé ton père à bout. On essaya de le sauver, en se servant de ce prétexte, du suprême déshonneur de la Cour d'assises ; j'avais fait agir les plus hautes influences. On l'aurait enfermé dans une maison de santé, la honte ineffaçable nous eût été épargnée.

— J'aime à croire que mon père refusa de se prêter à une semblable comédie ! s'écria Gilbert avec indignation.

— Hélas, oui, murmura la marquise. Et maintenant, enfant, promets-moi d'écarter de ton esprit ces souvenirs affreux... Sache te résigner comme moi... Renonce au fol espoir de venger et réhabiliter ton père ; tu te briserais dans une folle entreprise... Gilbert, je t'en supplie...

Gilbert embrassa respectueusement la marquise ; puis, très lentement, d'une voix grave qui la glaça.

— Grand'mère, nous ne parlerons plus de ces choses, puisque nous ne saurions les envisager de la même manière. Gardez votre triste croyance, laissez-moi mon espoir... Si vous avez accepté la justice des hommes, je ne saurais m'incliner devant elle sans avoir lutté... Adieu, grand'mère... A demain !

Elle n'osa pas le retenir ; mais elle le guetta de derrière sa porte, prête à courir auprès de lui si elle l'entendait pleurer : elle aurait souhaité une crise de désespoir qui aurait amolli ses héroïques, mais folles résolutions ; elle avait peur de cette colère froide, de cette ténacité sublime qui ne voulait se laisser ébranler par rien. Elle connaissait trop ces âmes bretonnes qui vivent uniquement pour une pensée...

— Il en deviendrait fou, comme j'ai failli devenir folle... Mais nous nous liquerons avec Mme Morel ; nous l'envelopperons si bien de notre tendresse !... Car, s'il ne renonçait pas à cette espérance insensée, nous serions tous à jamais malheureux !...

Elle entendit alors Gilbert ressortant de sa chambre; il passa devant la sienne, et elle vit qu'il avait pris son manteau.

—Dieu! murmura-t-elle, l'insomnie qui s'empare de lui!

Il n'avait même pas songé à dormir. Son corps brisé aurait eu pourtant besoin d'un long repos; mais son âme se serait refusée au sommeil.

Machinalement, comme le faisait autrefois sa grand'mère, il gagna la terrasse la plus élevée du château.

La marquise l'avait suivi; et, cachée dans un recoin de l'escalier, elle murmurait en se tordant les mains.

—Là voilà pris de ma maladie!... le guérirai-je jamais?

Il demeura près d'une heure sur cette terrasse, puis, tandis qu'une lueur incertaine se répandait sur la terre, il quitta le château et, cette fois, se dirigea vers le petit cimetière.

Il passa facilement par dessus le mur de pierre qui s'élève à peine à hauteur d'homme, et il s'agenouilla d'abord sur la tombe de son père... Ensuite, il resta longtemps sur la pierre isolée de sa mère: là, il pleura.

Et, se sentant réconforté, il marcha vers le village. Quelques pêcheurs se montraient aux portes des maisons et, après quelques paroles lentes sur le vent, sur le temps qu'il allait faire, se dirigeaient vers le port.

Il se cacha d'eux et alla s'asseoir sur un banc de granit, placé sous le porche de la petite église.

Le curé Gardain le surprit là quand il vint dire sa messe.

—Si matinal après ce long voyage! fit-il joyeusement.

Et comme Gilbert se levait et montrait son visage désolé:

—Vous n'avez pas dormi, vous!

—Dormiriez-vous à ma place?

Le prêtre lui tendit les deux mains et dit:

—Je devine que vous avez passé votre nuit à causer avec ma vieille amie? Je vous plains de toute mon âme.

--Comme vous plaînez ma grand'mère, n'est-ce pas?

—Hélas!

—Vous connaissez évidemment toute sa vie, toutes ses douleurs?...

—Oui, prononça tristement Roger Gardain.

—Eh bien, reprit Gilbert, je n'ai pas besoin qu'on me plaîne; car, j'espère, moi!... Et...

Il s'animait, fixait un regard brûlant sur le prêtre.

—Et j'ai besoin cependant qu'on m'aide, qu'on me soutienne un peu, Monsieur le curé... Vous m'avez dit que vous étiez mon ami...

—Allons prier Dieu! dit simplement le curé.

A part l'enfant qui servait la messe et deux vieilles femmes perdues dans le fond de l'église, ils furent seuls durant l'office.

Au moment où le prêtre doit prier pour les morts, Roger Gardain prononça à mi-voix:

“Mon Dieu! Je vous recommande le marquis de Trévenec et sa chère femme, si vous ne les avez déjà reçus dans votre sein!”

Et, quand il dut prier pour les vivants, d'une voix vibrante:

“Mon Dieu! Protégez les espérances et toutes les entreprises du meilleur fils que j'aie connu... Seigneur, que votre aide ne lui manque jamais.”

Gilbert, abandonnant sa chaise, s'était prosterné sur une dalle de granit; et toute son âme montant au ciel y cherchait son père, sa mère...

“Seigneur! Donnez-moi le courage nécessaire!” suppliait-il.

En ce moment, une grosse voix émue balbutia auprès de lui:

“Ainsi soit-il!”

Et il sentit une forte main qui cherchait la sienne et la serrait fortement.

Sulpice Karadeuc, en se rendant à la pêche, avait passé comme d'habitude, par l'église, pour dire bonjour à son ami le curé; et, voyant Gilbert et entendant cette prière dont il devinait le sens véritable, il s'agenouillait auprès du capitaine de son fils qui était en même temps le fils de son ancien capitaine.

—Quel malheur! fit-il, quand ils sortirent de l'église, que je ne sois qu'une vieille bête et que je ne puisse vous être bon à rien!

—Qui sait? murmura Gilbert; vous pouvez toujours être bon à me donner votre opinion.

—Sur quoi, mon capitaine?

—Sur celui qui fut votre vrai capitaine à vous!

—Le marquis, votre père?

—Oui. Parlez-donc!

—Mon opinion, sur?...

—Karadeuc se sentit très embarrassé. Lui, avoir une opinion sur?... Comme s'il se serait jamais permis une chose semblable!

—Je l'aimais bien, répondit-il après avoir cherché.

—Cela, je n'en doute pas mon ami; mais parlons très franchement...

Et, sur votre honneur de vieux marin, répondez-moi sans crainte...

Karadeuc souriait tranquillement; il savait parfaitement de quoi “il retournait...”

—Allez-y, mon capitaine.

—Croyez-vous que mon père ait commis ce...?

—Lui! Ah, capitaine, vous ne seriez pas digne de lui si vous aviez jamais cru une chose pareille.

—Mais vous, vous, Karadeuc!

—Moi?... Moi, si j'avais dix têtes, je les mettrais toutes les dix sur le billot que c'est la plus grande sottise que jamais la Justice ait commise...

Et le jour où vous aurez réformé leur imbécile de jugement et proclamé l'innocence de votre père, comme c'est sûrement votre intention, eh bien, ce jour-là, capitaine, Karadeuc sera fièrement heureux.

Ces simples paroles de Karadeuc produisirent une si bienfaisante impression sur Gilbert que son visage s'éclaira soudain et que le pénible entretien qu'il avait eu avec sa grand'mère, lui sortit à moitié de l'esprit. Pendant près d'une heure, il se promena sur le port avec le vieux marin;

il voulut même rendre visite à Mme Karadeuc, qui, désolée d'être surprise au milieu d'un grand nettoyage, ne savait comment s'excuser de n'avoir pas prévu cette visite.

Roger Gardain les rencontra en faisant sa tournée de malades, ou plutôt sa tournée de vieux, car la vieillesse est à peu près l'unique maladie dans ce village, et Gilbert lui proposa de l'accompagner.

Ils entrèrent dans plusieurs de ces petites maisons basses qui, toutes, gardent, de l'étalage des filets, une éternelle odeur de mer et de poisson.

Le curé présentait l'officier et celui-ci donnait des secours. Les bons vieux, les bonnes vieilles lui jetaient un regard reconnaissant. Et il se sentait plus heureux; ces braves gens avaient connu son père; et, à la façon dont il était accueilli, il était facile de comprendre que le souvenir de ce père était toujours respecté.

Un de ces vieux marins lui conta son histoire: il était riche, assurait-il, avant que des douleurs l'eussent cloué sur son lit; sa pension et la pêche, il n'en demandait pas davantage... Mais il ne pouvait plus sortir en mer: depuis pas mal de temps d'ailleurs, ses doigts s'embarraçaient aux écoutes, aux drisses...

Gilbert lui demanda d'où provenaient ces douleurs; il ne put répondre exactement; les marins ont par tant d'endroits où l'air et les eaux sont mauvais! Pourtant il avait comme un souvenir d'une nuit passée dans un “arroyo” de Cochinchine, à guetter des pirates.

—Eh! justement, c'était votre bon père qui commandait le détachement... Un homme pas toujours commode, votre père; mais il aimait ses lascars, et on le lui rendait ferme!

Gilbert s'éloigna les larmes aux yeux; il n'avait osé poser aucune question à ce vieux sur son père, mais bien certainement cet ancien gabier devait conserver à l'égard de la justice humaine la même opinion qu'o Karadeuc.

Il remonta enfin au château; et la marquise fut tout étonnée de le voir calme, à demi souriant.

—Pauvre enfant! murmura-t-elle; il s'obstine à espérer.

Gilbert, après l'avoir embrassé, ainsi que Mme Morel, se retira dans sa chambre et dormit jusqu'au déjeuner.

Et, ni ce jour-là, ni les jours suivants, il ne fut question entre eux du marquis de Trévenec.

Mme Morel se laissait complètement tromper par le calme de son fils et elle en voulait un peu à la marquise qui ne lui avait pas caché ses inquiétudes.

Une entente parfaite régnait, de reste, entre les deux femmes, et elles s'aimaient réellement, comme deux vieilles amies.

—Comme deux sœurs, disait la marquise.

Il y avait bien une nuance de hauteur du côté de la douairière, mais le caractère humble et doux de Mme Morel s'en accommodait parfaitement.

Cependant, M. Morel écrivait de Paris que ses démarches touchaient à leur fin, que la rectification d'état civil de son enfant serait bientôt un fait accompli.

Toutefois, une assez grosse difficulté avait surgi, dont il jugeait inutile de parler.

Que la marquise dourrière recommença pour son petit-fils le lieutenant Gilbert Morel, la chose était fort simple; il suffisait d'appliquer à ce petit-fils un acte de naissance auquel n'avait jamais été ajouté d'acte de décès.

Mais, pour M. Morel, le cas était plus grave: il y avait eu faux en écritures publiques, substitution d'enfant; la justice ne pouvait admettre sans protester qu'on eût pris de telles libertés vis-à-vis des lois.

M. Morel eut quelques mauvais jours à passer; mais la gloire naissante du jeune officier vainquit toutes les difficultés. La justice consentit à fermer les yeux sur les irrégularités commises. Et dès lors, il n'y eut plus que des écritures à rectifier, des actes à dresser.

Et M. Morel s'en occupait avec une activité prodigieuse, heureux d'éviter à Gilbert toutes ces démarches qui certainement eussent été pénibles pour lui. Gilbert n'eut qu'à faire un court voyage à Paris, pour signer les pièces indispensables, et il retourna immédiatement à Trévenec, où l'on ne savait plus se passer de lui.

Le lendemain, paraissait dans les journaux la note annonçant que le lieutenant Gilbert Morel avait revendiqué son nom et son titre de marquis de Trévenec.

Gilbert fut d'abord peiné de cette sorte de publicité qu'on pouvait croire cherchée par lui et qui, en réalité, était due à l'indiscrétion d'un employé au ministère de la Marine, mais sa grand'mère le consolait aisément.

—Maintenant, s'écria-t-elle avec un joyeux élan, tout le monde sait qui tu es!

N'était-ce pas ce qu'il désirait par dessus tout?

Ce jour-là, Mme Morel se cacha pour pleurer, Gilbert la chercha, pensant qu'elle devait avoir besoin d'un peu plus de tendresse; elle ne se laissa retrouver que lorsqu'elle eut séché ses larmes, et les caresses de son enfant la récompensèrent une fois de plus de son sacrifice.

Gilbert éprouvait d'ailleurs une immense satisfaction d'avoir commencé l'accomplissement de son devoir; maintenant il avait le droit de marcher jusqu'au bout. Et, dans la journée même, il eut le bonheur de voir que sa conduite était hautement approuvée par ses chefs comme par ses camarades.

Les dépêches, de Paris et de nombreux points de la France, se succédaient jusqu'à la nuit. La première lui vint de son ministre:

“Je vous désapprouvais; mais votre jeunesse a eu raison de mon expérience: votre conduite est admirée par tous.”

Celle du commandant de l'escadre de la Méditerranée était à peu près semblable, celles des jeunes camarades de Gilbert encore plus enthousiastes. Un d'eux lui télégraphiait:

“ Jo vous trouve tout bonnement sublime ; vous méritiez bien un tel nom ; car, si illustre qu'il soit, vous l'avez encore illustré ! ”

Il reçut enfin ces quelques mots :

“ Mon pauvre ami,

“ Nous ne nous reverrons sans doute jamais ; mais vous me permettez bien de vous dire que votre courage me fait pleurer.

“ PHILIPPE DE MONTMORAN. ”

En lisant ce témoignage de suprême amitié, Gilbert chancela ; et sa grand'mère, après y avoir jeté les yeux, s'écria :

— T'aimerai-je jamais assez !

Le lendemain, ils se rendirent tous à la station de Lamballe, au-devant de M. Morel, qui avait enfin annoncé son arrivée ; et, tous, même la marquise, furent désagréablement surpris en voyant la baronne de Kernizan descendre du même train que le père adoptif de Gilbert.

La marquise voulut faire les présentations ; mais déjà la baronne, affectant la joie la plus exubérante, distribuait des poignées de main à Gilbert, à M. Morel, embrassait très tendrement Mme Morel, et s'écriait :

— Quel bonheur, chère tante !... Et dire que je connaissais votre petit-fils et que je ne m'étais doutée de rien !... Ah ! le noble enfant ! Je comprends maintenant pourquoi mon cœur se sentait tout porté vers vous... Mais que c'est vilain de m'avoir tenue à l'écart de votre bonheur ! Il a fallu que je sois informée par les journaux, comme tout le monde !

Et l'intrigante semblait si sincère, jouait si bien la comédie de la joie qu'elle effraya assez rapidement l'étonnement désagréable que son arrivée avait causé à sa tante.

La marquise lui dit en l'embrassant très affectueusement :

— Ma chère nièce, je vois que ton cœur est bien tel que je le croyais.

Et déjà elle s'excusait de lui avoir caché son bonheur.

— La prudence, affirmait-elle, nous commandait le secret le plus rigoureux jusqu'à ce que tout fût accompli !

La baronne pensait rageusement : “ Secret qui n'avait d'autre but que de m'empêcher de me mêler de ce qui ne me regardait pas !... Encore un tour de ce Roger Gardain !... Patience ! ”

Elle lisait bien, sur le visage de Gilbert et de M. et Mme Morel, qu'elle gênait leurs effusions, qu'on la trouvait vraiment de trop. Et elle déployait encore plus d'amabilité, d'empressement affectueux pour les conquérir.

Mme Morel et Gilbert finirent par s'y laisser prendre. M. Morel et le vieux curé se tenaient sur la défensive, tout en reconnaissant que la nièce de la marquise ne laissait pas voir le moindre indice de la cuisante désillusion que cependant elle ne pouvait manquer d'éprouver.

Et la marquise était très heureuse de l'entente qui bientôt sembla régner entre ceux qu'elle aimait.

Le soir, elle demeura longtemps dans la chambre de sa nièce pour parler de son petit-fils, voulant savoir l'opinion qu'on avait de Gilbert dans le monde alors qu'on le croyait simplement Gilbert Morel, l'impression produite par ce coup de théâtre, l'accueil que les salons réservait au nouveau marquis de Trévenec.

— Toi qui connais si bien le monde, ma chère enfant, rassure moi, parce que l'avenir me fuit un peu trembler...

Et la baronne rassurait sa tante, sachant bien que ce que voulait la douairière, c'était uniquement entendre l'éloge de Gilbert. Et elle affirmait qu'il avait eu un succès prodigieux, à Paris ou à Cannes, dans les salons de Mme de Montmoran, les seuls où il eût paru, que ses camarades comme ses chefs ne tarissaient pas quand ils célébraient son courage, sa bonté, son intelligence, et qu'enfin la crânerie qu'il montrait en ce moment faisait la meilleure impression...

Et elle s'écriait d'un ton pénétré :

— Ah ! chère tante, comme nous allons être fiers de lui !

— Dieu me pardonnera sans doute ; mais je deviens folle d'orgueil. Et toi, tu es bonne, tu es vraiment gentille, et je t'aime bien aussi ! Adieu ! A demain !

La marquise avait à peine quitté sa nièce que celle-ci s'abandonnait comme une furie à la colère, à la jalousie haineuse qui grondait en elle depuis son départ pour Cannes et que la découverte si imprévue du petit-fils de sa tante avait poussées au dernier degré de l'exaspération.

— Mais quel vent de malheur a donc soufflé sur moi ! s'écria-t-elle. Je consacre toute ma tendresse à un homme, je repousse les hommages de tous les autres ; je méprise l'argent de ceux qui n'auraient demandé qu'à se ruiner pour moi... Et, au moment où je crois toucher au but, quand celui que j'aime commence à dépasser la limite d'âge où l'on épouse des jeunes filles, quand je me l'imagine attaché à moi pour jamais, il suffit d'un accès de mauvaise humeur d'un vieil entêté d'amiral pour tout détruire...

“ Jo suis enlevée... balayée !... Philippe daigne m'écrire qu'il m'adore, mais que l'autorité de son père, les nécessités de famille, le dévouement qu'il doit aux siens... Et cetera ! Et je ne puis même plus le voir, il s'enferme à Rothéneuf...”

“ Jo cherche à me consoler par la perspective de l'héritage de ma digne tante, plusieurs centaines de mille francs qui, ajoutées aux miennes, formeraient un gentil million, sans compter ce château, qui est une petite merveille historique et que je revendrai un prix fou à quelque boursier enrichi... Je me figure que cette digne tante, minée par l'âge et le chagrin s'achemine rapidement vers la tombe... Et je me trouve en face d'un petit-fils que je croyais disparu à jamais ! et j'apprends la chose quand tout est accompli ; je n'ai plus qu'à m'incliner, à sourire, à embrasser tendrement mon beau cousin, et je dois m'estimer heureuse qu'il veuille bien me recevoir dans son château... Voilà donc le résultat auquel j'arrive, après une vie habilement combinée... Il ne me manquait plus maintenant que d'apprendre que mon mari est vivant !...”

Et, en monologuant sur sa mauvaise chance, la baronne marchait rageusement dans sa chambre...

— Oh ! mais je ne renonce pas, prononçait-elle d'une voix sillante, pas plus à Philippe qu'à mon héritage ! Monsieur le marquis de Trévenec, vous avez compté sans votre cousine !

Comme sa chambre était placée dans une des ailes du château, elle pouvait, de sa fenêtre, apercevoir l'appartement de Gilbert situé exactement en face.

Elle contempla quelques instants cette partie du château avec une véritable fureur. Elle distinguait, derrière les rideaux, la silhouette de deux hommes.

Elle s'écria d'un ton méprisant :

— Mon cousin et l'escamoteur, son digne père adoptif. Voir ce faiseur de tours dans une demeure historique !

En ce moment, une des fenêtres de la chambre de Gilbert s'ouvrit et l'officier parut. Malgré la fraîcheur de la nuit, il demeura longtemps encoire ; il semblait très agité, et son père adoptif, l'entourant de ses bras essayait sans doute de le calmer.

— Quo se passe-t-il donc entre eux ? murmura-t-elle.

Et se disant que le meilleur, quoique le plus vieux moyen de savoir les choses est encore d'écouter sans être vue, elle éteignit sa lumière et sortit de sa chambre.

Bientôt, elle collait son oreille contre la porte de Gilbert, et les premières paroles qu'elle entendit furent celles-ci :

— Vraiment, père, tu me fais mal... Je comptais tant sur toi ! Et, vois-tu, la pensée que, toi aussi, tu le condamnes, me brise le cœur.

— Cher enfant, nous sommes des hommes et nous devons envisager les choses sans nous faire des illusions inutiles... Ta grand'mère elle-même...

Gilbert l'interrompit :

— Ma grand'mère était dans une situation déplorable d'esprit lorsque cette abominable catastrophe a éclaté ; elle ne pouvait pas juger sainement. D'ailleurs, il ne doit plus être question de ces choses entre elle et moi... Sa conviction est malheureusement faite ; je ne la détruirai que par des preuves absolues... Mais, dans ce village, père, parmi ces braves gens, qui ont connu le marquis de Trévenec depuis son enfance, tu ne trouverais pas un homme qui l'ait cru coupable ! Pour eux comme pour moi, il y a eu une épouvantable erreur de commise, et je veux démontrer cette erreur au monde entier !

— Tu voudrais surtout la démontrer, n'est-ce pas, à Mlle de Montmoran ? fit M. Morel avec un mélancolique sourire.

— Je n'ai pas renoncé à mon amour, répliqua vivement Gilbert ; mais mon amour ne vient qu'après la mémoire de mon père.

La baronne eut un mouvement de joie mauvaise.

Il est têtue, notre jeune cousin ; nous n'aurons pas grand mal à lui placer des bâtons dans les roues. Ah ! il s'est mis en tête de réhabiliter la mémoire de monsieur son père ? Et il est comme moi, il ne renonce pas à ses amours ?... Avec le caractère de M. de Montmoran, cela va marcher tout seul.

M. Morel reprenait tristement :

— Quoi que tu fasses, cher enfant, tu sais bien que je t'aiderai de toutes mes forces ; mais je ne dois pas te tromper. Tu m'as demandé de te rapporter les récits détaillés de ce crime ; voici la *Gazette des Tribunaux* donnant le compte rendu des débats, voici tous les journaux qui ont parlé de ton père ; voici même des volumes où sont racontées les causes célèbres... Et la sienne est, hélas ! une des plus cruellement célèbres ; j'ai tout lu, tout pesé, tout examiné. Je ne t'aurais rien dit, si tu n'avais pas exigé que je te fisse connaître ma conviction, elle est, hélas ! conforme à celle de ta grand'mère... Maintenant juge à ton tour ! Je ne désire qu'une chose, c'est qu'après cette lecture tu croies encore à l'innocence de ton père, et si cela est, je te promets d'effacer de mon esprit la désastreuse impression que tous ces vieux papiers ont faite sur moi ; ta conviction deviendra la mienne... Je crois que l'entreprise dans laquelle tu veux te lancer est absolument folle ; je n'en suis pas moins prêt à t'y aider... Courage.

— Ah, oui, père, parle-moi plutôt ainsi ; soutiens mon courage !

Les deux hommes s'embrassèrent longuement. Et M. Morel sortit.

La baronne de Kernizan avait déjà regagné sa chambre et se mettait en observation à sa fenêtre.

Elle vit Gilbert s'asseoir devant sa table et se plonger aussitôt dans la lecture des papiers que son père lui avait apportés.

— Bonne nuit, mon cousin, perdez bien votre temps, prononça-t-elle avec un mauvais rire. Maintenant, je vais dormir plus tranquille.

Le lendemain elle s'éveillait avec le jour et courait aussitôt à sa fenêtre.

— J'ai connu bien des Bretons, fit elle toute moqueuse, mais jamais d'aussi têtus que celui-ci.

Gilbert, pâle, tremblant, était toujours assis à la même place, lisant avec passion. Et, à l'immense tristesse qui couvrait ses traits, elle devenait les pensées de ce malheureux enfant...

Il espérait, il voulait espérer encore ; et cependant il commençait à comprendre que sa grand'mère eût désespéré...

(A suivre).



LE VIDO

Le **Vido** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amolissent puissamment les callosités.

Le **Vido** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratuit notre livret sur la beauté*

THE MONTREAL CHIMICAL CO.
216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Envoyez vos commandes des maintenant

Mesdames et Messieurs.— Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, revient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendent un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 27 Mai.
Après-midi et soir.

—) ENGAGEMENT SPECIAL (

GALLEY SLAVE

Le grand mélo-drame de
Bartley Campbell . . .

Ce drame sera représenté par une Compagnie de premier ordre, parmi laquelle on compte Mlles L. Addison Cliff, Luduski, Young, Miron, Daly, etc.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.



ARTHUR PELTIER
Tailleur-Fashionable

Les meilleures coupes et les dernières modes du printemps

GRAND CHOIX D'ETOFFES DE SAISON
1837 Rue Ste-Catherine

**CAPITALISTES
SPECULATEURS**

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise
— DE —
FRED. R. ALLEY
116 Rue St-Jacques
TELEPHONE 1251 MONTREAL
VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

F. KELLY
Relieur et Regleur
No 1 Rue Bleury
MONTREAL

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez

M. DU JARDIN
PHOTOGAPHE
538 RUE LAGAUCHEIERE
(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux.

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

NO 516 RUE CRAIG

"Shakespeare"
de **Fortier**
Le meilleur Cigare a 5 Cents

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PULIC

ESSAYEZ-LE

LA
Société Artistique Canadienne
210 RUE SAINT-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE
5 Juin '95

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 88,169 a gagné le prix de \$1,000.
ou } Do 78,982 do 400.
22 MAI } Do 6,882 do 150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

THEATRE ROYAL
Matinée Chaque Dimanche
APRES-MIDI

Grandes attractions nouvelles chaque semaine

PRIX D'ENTREE, - 10 CENTS

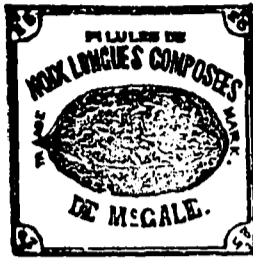
Les chars des Rues St-Denis et Amherst vous y conduisent.

Primes du "Samedi"
COUPON No 27

10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour une montre; 10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour un bracelet en argent solide; 5 coupons consécutifs, avec 50 centins, pour un bracelet d'une valeur de \$2; 1 coupon, avec 25 centins, pour une épi-glette pour homme ou dame.

— NUMÉRO DU —
Mer **JUIN 1895**

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX DU
ENFANTS D^r GODERRE



POUR
GUERISON CERTAINE
 DE TOUTES
 Affections bilieuses,
 Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

L'AMI DU FUMEUR

Les allumettes "Canadian Safety" de E. B. Eddy ne s'allument que sur la boîte, ou une boîte d'allumettes "Favorite" - allumettes de salon - d'Eddy, sont empaquetées de manière à éviter tout danger d'incendie. Elles sont dans des boîtes à glissoire.



BAIN RUSSE
"TURC"
"PRIVE"

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.
 Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.

BUTTE AUX VENTS

EAU MINERALE

Propriété de **VARENNES**
GASP. MASSUE

Soul Agent et Embouteilleur

ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau
MONTREAL

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)
MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan 96.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le **TONIQUE** le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au **QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN DE VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ
CHOCOLAT
du
Planteur

COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE
 A PARIS

Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. - Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
 DENTS POSES SANS PALAIS
S. A. BROSEAU, L. D. S.
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

VOULEZ-VOUS RIRE ?

OUI—Eh bien

ABONNEZ-VOUS ... AU ... CANARD

Journal Humoristique Illustré

Abonnement: - 50 Centims
 Payable d'avance

S'adresser à

A. P. PIGEON
 ADMINISTRATEUR

1786 RUE STE-CATHERINE
 MONTREAL

Champagne V^o Amiot



Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!

Un des meilleurs imp
 Essayez
 ad.

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

LAPORTE, MARTIN & CIE

Montréal, seuls agents

NOUVELLE ÉDITION DU

JEU DE POKER!

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

Franc de port.

Le "Samedi," 516 rue Craig
 MONTREAL